

1 Le mystère de l'humain

- A [L'humain](#)
- B [Le 'je' illusoire ?](#)
- C [Crise de l'intériorité](#)
- D [L'homme sans Dieu](#)
- E [Les hauteurs soupçonnées](#)
- F [Les profondeurs soupçonnées](#)
- G [De qui es-tu fils et fille ?](#)

"Noli foras ire, in te ipsum redi; in interiore homine habitat veritas." (De vera religione. 39,72). Ne vas pas au-dehors. Ne te disperse pas à l'extérieur. Rentre en toi-même. C'est en l'homme intérieur qu'habite la vérité. Cet avertissement de saint Augustin est très certainement plus actuel et plus urgent que jamais.

L'homme intérieur... Mais déjà qu'est-ce que l'homme ? Face à cette simple question, notre modernité se trouve littéralement au rouet. Après avoir désespéré des essences, le concept d'humanité risque de n'être jamais que la somme tronquée des perspectives particulières, partielles et évanescences. Vibration d'une mode idéologique. Résonance de l'espace socio-culturel. Echo du discours dominant. Image émotionnelle. Moyenne statistique. Plus bas dénominateur commun...

Si on ne sait plus ce qu'est authentiquement l'homme, pire, si on ne sait même plus ce qui se tient derrière le vocable, questionner sur quelque chose comme une 'intériorité' devient même saugrenu.

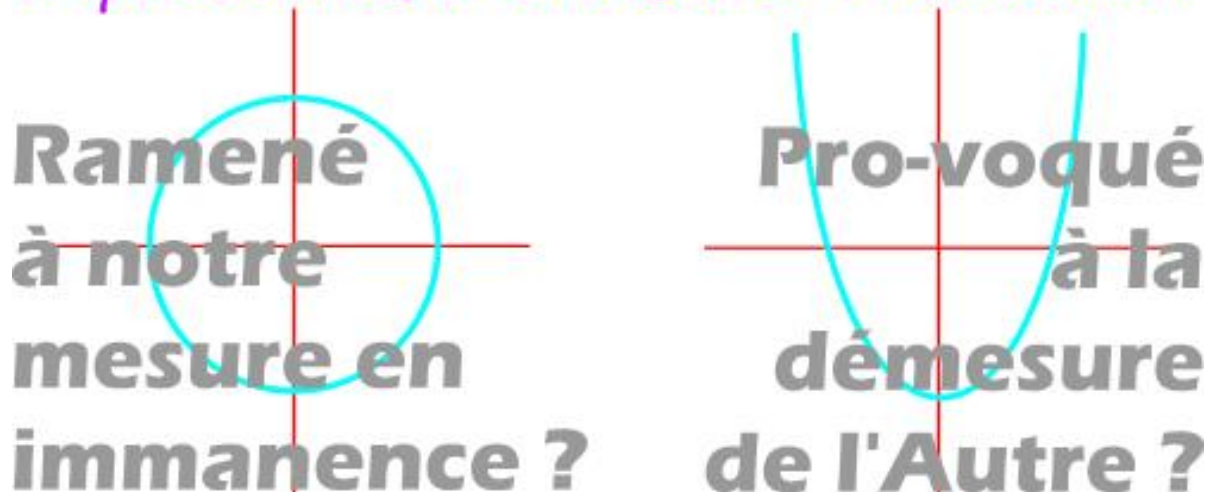
A. L'humain

Paradoxe humain. L'homme, un être en si grande continuité avec le 'donné' naturel. Un être qui pourtant ne devient réellement compréhensible qu'en *rupture* avec lui. L'animal épuise ses possibilités dans un *comportement symbiotique*. L'homme en tant que animal n'échappe pas à cette nécessité. Mais il ne s'y enferme pas. Quelque chose en l'homme refuse l'installation à l'intérieur de limites. *L'homme* est en rupture d'intelligibilité et en rupture d'être. Il y a brusquement un seuil, une *rupture de niveau*. L'émergence d'une gigantesque *contra-'diction'* au cœur de la grande 'diction' naturelle et logique. Comment, en effet, expliquer qu'une structure puisse

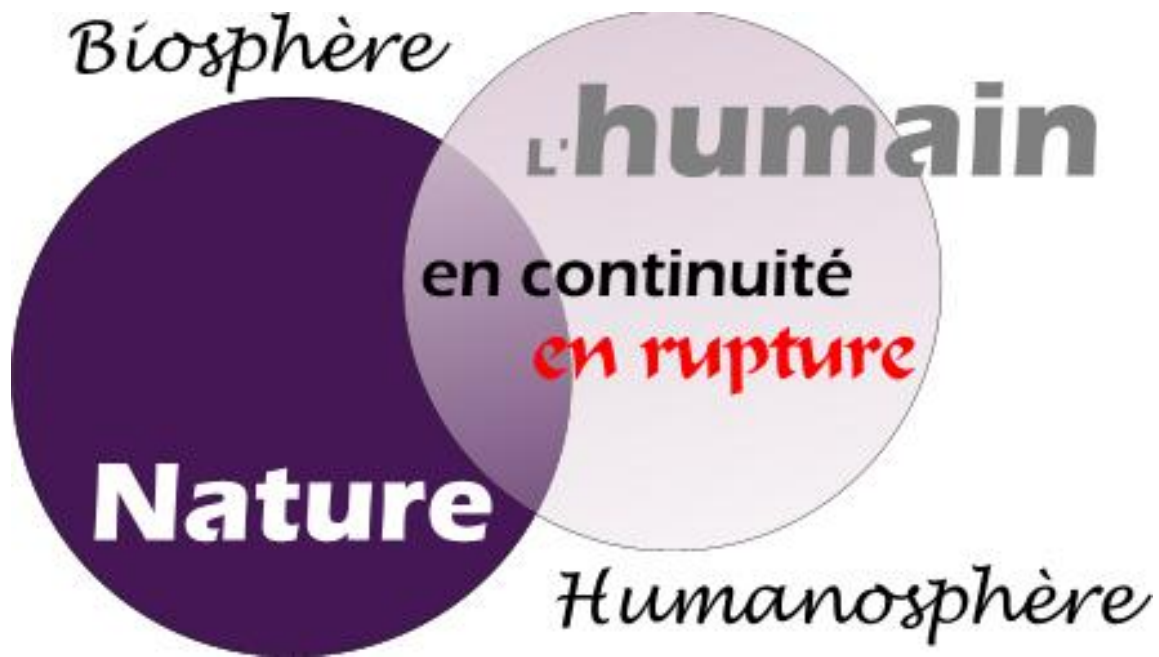
consentir à sa destruction, à sa déstructuration, pour 'autre' chose qu'elle-même, comme dans le martyre ? Comment expliquer que ce qui est 'entre les lignes' puisse devenir plus important que le texte écrit ? Comment expliquer que 'ce qui est' puisse être nié au profit de 'ce qui doit être' ? Comment expliquer que l' 'absent' puisse devenir plus présent que le 'présent' ? Comment expliquer que la réponse puisse s'ouvrir à la question et à la question de la question à l'infini ?

L'homme est un être paradoxal. Il est visiblement le seul être de la nature qui ne soit pas simplement de la nature. Et il le sait. Il se situe aussi en face ! Ce n'est jamais la nature qui étudie la nature. Elle n'accède à son intelligibilité qu'à partir d'un 'ailleurs' d'elle-même. Il faut que d'abord l'homme surgisse pour que quelque chose comme la science devienne possible.

A quelle mesure mesurer l'humain ?



L'homme est un animal bizarre que l'animalité n'arrive pas à contenir. L'animal est fait pour l'équilibre, l'homme pour le *dépassement*. L'homme est l'être en exode qui *ouvre à l'infini un espace de la différence*. Il est un animal différentiel instaurateur de béance dans la plénitude d'un donné-nature et sans cesse pro-voqué à combler cette béance tout en instaurant continuellement de nouvelles béances dans tous les complements eux-mêmes. L'homme est l'être en exode qui risque l'*autre* dans l'incessante négation du *même*. Libérant la différence. Etreignant la différence. Dépassant la différence.



Ces deux extrémités de la boucle qui n'arrivent jamais à coïncider... Ce reste qui jamais ne se range mais toujours dérange. Cet à peine assez et presque de trop qui sans cesse dit non et sans cesse reste différent. Qui n'est pas d'ici mais vient d'ailleurs. Dans un sourire. Dans un geste. A travers une parole. L'animal a cette extraordinaire faculté d'être complètement chez soi dans la nature. Il vit en harmonie absolue avec elle. Il lui dit 'oui' sans question et sans possibilité de question. Sans soupçon et sans possibilité de soupçon. Dans un 'dedans' sans failles. Pourquoi l'homme est-il si *différent* de tous les autres animaux ? Pourquoi l'humain authentique ne peut-il se réaliser que dans l'exode d'un 'hors de' ?



Le surgissement du spécifique humain est *en rupture d'évolution*. Il refuse tout simplement d'entrer dans le jeu de la nature et fait valoir de nouvelles règles. Tout se passe comme si l'évolution jouait désormais sur un autre plan. Comme si une page se tournait sur son animalité. *Autre chose prend désormais le relais du génétique*. L'homme est biologiquement 'arrêté' pour courir ailleurs une autre aventure.

L'animal a cette extraordinaire faculté d'être complètement chez soi dans la nature. Il vit un 'oui' absolu à la nature. Il vit en harmonie absolue avec sa condition de naissance. L'homme, fils du 'non', ne peut rester qu'un animal frustré. Irrémédiablement.



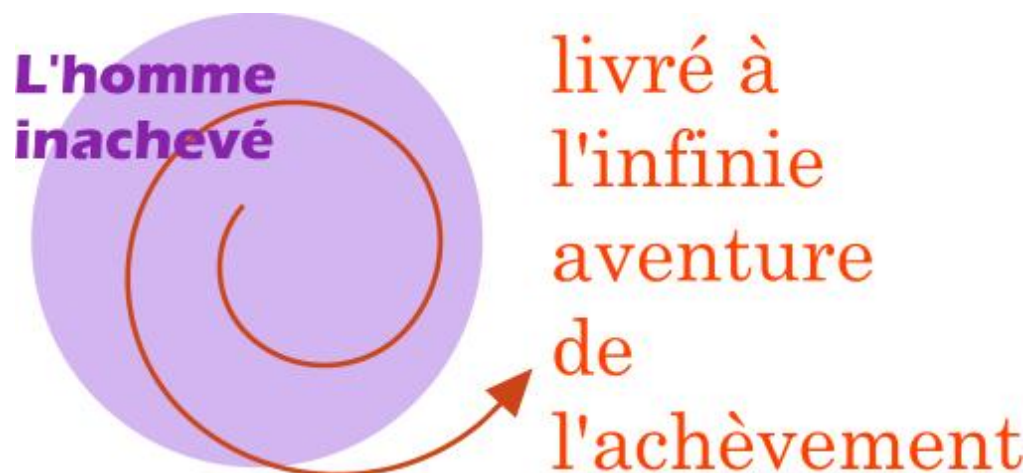
L'homme est comme une blessure au flanc de la nature. Il pourrait sembler normal que le couronnement du règne biologique, l'homme, soit un animal 'plus' quelque chose. Nos réflexes physicalistes et substantialistes ne valorisent que le plein. Comme si l'essentiel consistait dans l'accumulation quantitative. Il faut oser le paradoxe. L'homme est un animal 'moins' quelque chose. L'homme est un animal qui existe dans le *vide* de son animalité. Singulier vivant que l'homme, qui n'est réellement chez soi que là où il n'est pas encore.

L'homme n'est pas fils du plein; il est fils de la béance. L'homme est un animal qui existe dans le vide de son animalité. C'est dans la béance que surgit le spécifique humain. Misère et grandeur de l'homme frustré en sa simple animalité, en sa seule naturalisé, ex-posé à créer, par médiation symbolique, à travers la parole, un monde toujours autre, toujours nouveau. L'espace symbolique, espace de possibilité et de déploiement du spécifique humain dans la rupture et dans la distance, représente un véritable scandale au sein de la nature. Comment une telle émergence du 'non' au cœur du grand 'oui' que la nature ne cesse de se répéter à elle-même peut-elle s'expliquer ? L'animal est sans doute trop *plein* d'animalité pour être *béant* sur l'esprit... Accéder à un ordre supérieur implique l'immense traversée d'un *vide*. L'homme, lui, ne cesse de l'expérimenter de mille manières. Nos béances se

pervertissent lorsqu'elles refusent cette essentielle '*pauvreté*' authentiquement '*humanisante*'.



L'homme naît inachevé pour être livré à l'aventure de l'achèvement. *L'homme inachevé* entraîne en son inachèvement tout ce sur quoi il porte sa main ou son regard. Il le reprend en son projet. Il refuse à la nature le droit de se clôturer dans son achèvement. Ce refus s'appelle aussi '*culture*'. Il ouvre l'espace nouveau d'une possibilité d'infinie création nouvelle. Mais déjà l'Esprit n'est pas là où sont les pleins.

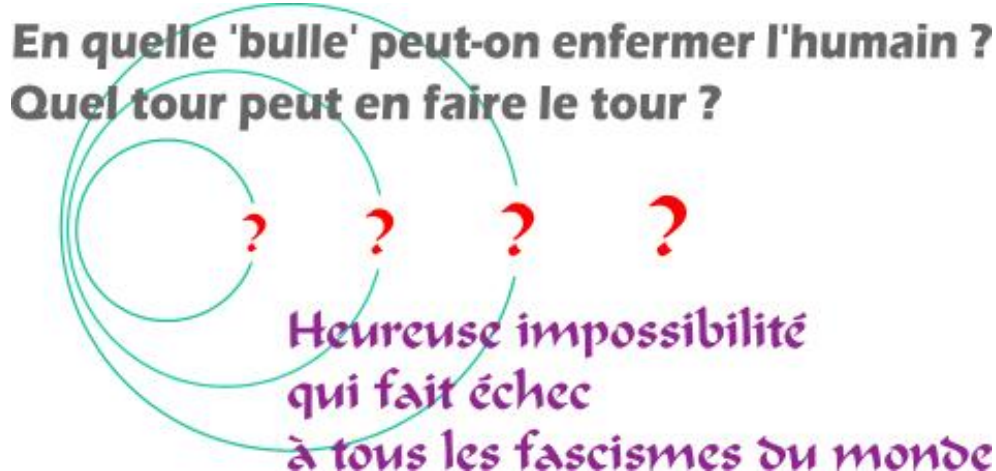


Tout se passe comme si les tâtonnements évolutifs cherchaient fébrilement la perfection et que, paradoxe, ce soit finalement l'extrême débilite inachevée et prématurée qui se trouve livrée à la béance verticale... Celle-ci renvoie vers la 'force' d'un autre ordre. Non pas en continuité mais en rupture. A travers incertitude et risque s'ouvre ainsi l'espace du pari. C'est là que l'authentique humain se décide.

Il pourrait sembler – et l'*éthologie* y incite – que le spécifique humain se réduit en fin de compte à du biologique simplement transposé ou sublimé. Une efflorescence

évolutivement apparue. Quelque chose comme un épiphénomène d'une réalité fondamentalement, et de part en part, du même ordre. L'intelligibilité naturaliste qui se veut être en stricte continuité avec le *même* peut avoir raison à 99%. Le stupéfiant c'est le un pour cent restant. Du côté de l'*autre*. Un petit reste qui pourtant ouvre un infini d'espérance. Une faible voix prophétique émerge sur les vastes étendues où prolifère le 'ça'. Elle ose commencer par dire 'je'. Petit David face au géant Goliath. C'est elle pourtant qui est finalement victorieuse des réductionnismes totalitaires. La spécificité humaine, un indicible qui se cache et se révèle en même temps, se cherche dans la béance des apparences simplement phénoménales. Le petit reste du même pas 1% restant. Paradoxale intelligibilité de l'homme tellement en continuité avec le "donné" naturel et qui pourtant ne devient réellement compréhensible qu'en rupture avec lui !

L'homme n'est possible qu'à partir d'un animal en crise. L'homme passe infiniment l'homme dit Pascal. L'homme hors de soi. L'homme en avant de soi. Très, très loin en avant de soi. C'est l'Autre pro-vocant qui le défie au dépassement. C'est dans l'extrême tension de la *verticalité sacrée* que naît l'homme en tant que homme. Le sacré est proprement *crise* d'enfantement de l'humain. Personne ne sait quand cela a commencé. Personne ne le saura sans doute jamais. Mais l'accession d'un certain primate à l'humanité reste incompréhensible autrement. Seul le 'divin' ouvre la *différence* à travers laquelle l'humanité peut advenir. Qui d'autre que Dieu pouvait provoquer l'exode de ce primate vers l'humain ?



B. Le 'je' illusoire ?

Le "je" semble être la chose la plus évidente du monde. Cependant dès qu'elle est soumise à une réflexion plus critique, cette évidence perd de son assurance. C'est ainsi, par exemple, qu'au-delà de leurs fondamentales différences, empirisme et bouddhisme se retrouvent dans une critique convergente d'un 'moi' qui se réduit finalement à des particules élémentaires de la conscience.

Le moi atomisé

Dans son *Traité de la nature humaine*, David Hume expose le schéma empiriste en sa pure simplicité. Au départ il y a les perceptions. Nous en avons de deux sortes, les 'impressions' et les 'idées'. Les impressions sont soit externes, soit internes. Chacune d'elles peut être simple ou complexe. Le complexe peut se réduire intégralement à du simple. On peut donc réduire les impressions complexes à des impressions simples. Ce sont en quelque sorte les particules élémentaires de la construction psychologique et spirituelle de l'homme. Les impressions produisent les 'idées', elles aussi simples ou complexes. Ces impressions et ces idées n'appartiennent à rien ni à personne.

Il s'agit d'une critique de la métaphysique en général et du rationalisme en particulier. Elle dénonce l'illusion substantialiste derrière les concepts de matière, d'âme ou de Dieu, et, partant, la saisie intuitive du moi comme entité substantielle. La conscience est réduite à une série d'impressions très diverses et très variables dans un flux perpétuel. L'esprit est une sorte de scène où diverses perceptions font successivement leur apparition; il n'est rien d'autre que ces seules perceptions successives. La rapidité de leur succession crée l'illusion d'un 'lien' passant à travers les événements éparpillés d'un homme pour les rattacher fallacieusement à l'identité d'un même 'moi'.

Un faux-semblant

Pour le bouddhisme, tout est douleur parce que formé de la rencontre transitoire d'éléments voués à la désagrégation et à la dispersion. Rien n'est stable ni permanent. Rien ne subsiste. Rien ne se tient. Il n'y a nulle part quelque chose comme une 'substance' ou un substrat unifiant une multiplicité en fuite. Le Principe d'impermanence est absolu. Tout s'écoule dans un flux douloureux d'apparences insaisissables. Tout est impermanent. Tout est évanescent. Tout est faux-semblant. Tout est souffrance.

Qu'est fondamentalement le réel ? Tous les phénomènes ont leur origine dans l'*esprit*, selon le principe: un au-delà de ma pensée est impensable; un au-delà de mon possible est impossible. Les substances n'ont donc aucune entité spécifique. Tout n'est que *phénomènes* qui naissent les uns des autres. Le principe d'impermanence gouverne tout. Le monde n'est dès lors qu'un flux perpétuel et dénué de sens. Un *composé impermanent d'agréats*. Fondamentalement illusoire. Le réel n'a pas d'autre réalité que celle qui se manifeste *dans* la perception et que la perception épuise. Tout phénomène est seulement une production de l'esprit. Toute réalité ne peut être qu'une de ses créations. C'est donc l'esprit qui gouverne la totalité du monde. L'esprit lui-même est comme la réflexion des formes dans un miroir. L'ultime réalité est comme un miroir magique. Il n'y a pas de troisième réalité soit d'un esprit soit d'objets existant vraiment entre l'ultime réalité du miroir et la relative réalité des images en lui.

'Il y a' le cosmos. Sans limite. Sans commencement et sans fin. Infini. Pluriel. Dans un espace-temps discontinu et atomistique. Le tout de la 'réalité' se réduit à des sortes de fulgurations instantanées aussi bien matérielles que mentales. Ces constellations insubstantielles, fugaces et plus ou moins fortuites déterminent, à

chaque moment, la production, dans l'instant suivant, de nouvelles configurations également éphémères. Les mondes se succèdent comme tous les phénomènes dans un cycle ininterrompu de naissances et de morts, d'apparitions et de disparitions. Les commencements sont infiniment renvoyés en arrière. La fin est infiniment projetée en avant. Les textes évoquent des millions de milliards d'éons passés et à venir. Une sorte d'atomisme phénoménal. Le monde n'est finalement qu'une simple 'construction mentale' née de l'illusion du Soi. Il y a les actes, mais on ne trouve aucun acteur. Où est l'architecte ? Il ne se découvre que lorsque la construction s'évanouit, illusoire, devant la Réalité découverte, fondamentale déception, frustration, misère, douleur.

Le monde est fait de relations interdépendantes. C'est-à-dire qu'une chose est basée sur une autre elle-même dépendante d'une autre chose. Rien n'existe donc réellement. Car pour exister réellement un phénomène doit avoir une existence propre et être indépendant. Inutile par conséquent de chercher une cause au monde puisqu'il n'a pas d'existence *indépendante*. Rien n'existe sans *dépendance*. Il n'y a pas de corps qui existe indépendamment de ses parties. Il n'y a pas d'esprit qui existe indépendamment de ses moments mentaux. De n'importe quoi, aucune partie n'existe sans dépendance. Même la plus petite particule, que ce soient des atomes matériels ou spirituels, ne peut exister sans dépendance. Toutes choses ont la même réalité. Mais aucune n'est indépendante de ses parties. Elle sont donc vides de toute réalité propre.

Les phénomènes surgissent ensemble dans un réseau *interdépendant* de cause et d'effet. Un phénomène 'existe' uniquement à cause de l'*existence* d'autres phénomènes dans un réseau incroyablement complexe de cause et d'effet s'étendant sur le passé, le présent et les temps futurs. Quelque chose comme un 'web' cosmique que symbolise le filet d'Indra. Une toile d'araignée multidimensionnelle à laquelle collent une infinité de gouttes de rosée ou de pierres précieuses qui chacune réfléchit les réflexions de toutes les autres, à l'infini. Parce que tout est ainsi conditionné et transitoire, rien n'a d'identité indépendante et n'existe pas réellement. Tous les phénomènes sont donc fondamentalement non-substantiels et vides. Tous les phénomènes sont *composés* et *inter-dépendants*, que ce soient les objets physiques, les sensations, les perceptions, la pensée, la conscience. Ces cinq « aliments » conditionnent le maintien de « l'existence des êtres vivants ». Les causes dépendent de leurs effets pour pouvoir être causes. Les effets dépendent de leurs causes pour pouvoir être effets. Que veut dire dès lors 'exister séparément' ? Rien n'est créé par une puissance supérieure. Rien n'est par soi. Rien ne persiste dans l'existence. Rien n'est sans cause. Rien n'est absolument. D'autre part rien ne s'identifie avec le néant. Rien ne s'annihile. *Tout surgit en dépendance de l'un avec l'autre.*

Il n'y a que des processus. Le Bouddha, assis sous l'arbre de la Bodhi, vit la vérité du changement. Il vit que tout était *processus*. Non seulement dans le monde matériel, mais aussi dans le monde mental. Il vit qu'il n'y avait rien, nulle part dans le monde, qui ne soit pas processus. Il vit que les choses apparaissent puis disparaissent. Il vit qu'il n'y avait dans la Réalité rien de tel qu'un 'être'. Il vit également qu'il n'y avait rien de tel qu'un 'non-être'. Mais le Bouddha vit aussi que ce changement n'était pas fortuit. Les choses n'apparaissent ni ne disparaissent pas par hasard. Tout ce qui apparaît, apparaît en dépendance de conditions purement naturelles. Tout ce qui

cesse, cesse parce que ces conditions cessent. Le Bouddha ne vit donc pas seulement la vérité du changement. Il vit aussi la loi de la conditionnalité. La loi de la conditionnalité peut être exprimée sous une forme très simple: A étant présent, B apparaît; A étant absent, B n'apparaît pas. *Quand ceci est, cela est. Ceci apparaissant, cela apparaît. Quand ceci n'est pas, cela n'est pas. Ceci cessant, cela cesse.* Lorsque les conditions sont réunies, le phénomène apparaît et, donc, 'est' pour celui qui le perçoit. Lorsque les conditions ne sont plus, le phénomène disparaît. Il n'est plus pour celui qui l'a perçu. Cette loi est le principe fondamental de la pensée du bouddhisme. Le bouddhisme postule que 'tous les états conditionnés sont 'dukkha', douleur et souffrance.

Sans Etre suprême. Sans Dieu. Sans 'essence'. Sans 'âme'. Sans 'Soi'. Tout n'est que *phénomènes* qui naissent les uns des autres. Tout n'est qu'agrégat de phénomènes. Rien n'existe qui ne soit composé d'éléments de perception de durée limitée. Tout apparaît un jour, se transforme sans cesse et dépérit inéluctablement. Ainsi le monde. Il n'est ni réel ni objectif, n'étant qu'un flux perpétuel et dénué de sens. Sans entité substantielle. Seulement conglomerats d'éléments multiples rassemblés pour se séparer bientôt Simple agrégat d'illusions et de souffrances. Ainsi l'homme. Sans principe personnel, il se réduit à des 'états' d'âme ou de conscience, simple apparence phénoménale du moment présent. Ainsi le Moi. Une illusion. *De même qu'un singe, qui prend ses ébats dans la forêt saisit une branche puis l'abandonne aussitôt pour se raccrocher à une autre, puis à d'autres encore, ainsi, ô moines, ce que vous nommez esprit, pensée, connaissance, se forme et se dissout sans cesse.* Une simple illusion à partir de la rencontre transitoire des cinq 'agrégats' que sont la matière, la sensation, la volition, les notions, la connaissance.

Dans la 'roue de l'existence' omniprésente au Tibet cette coproduction conditionnée est présentée comme un ensemble de douze liens ou maillons formant une suite cyclique. Ignorance - karma - conscience - formes et noms - six organes des sens - contact - sensation - désir - attachement - existence - naissance - vieillesse et mort, Le 'continuum' des phénomènes se poursuit. L'un apparaît. L'autre disparaît. Et la séquence continue comme s'il n'y avait ni avant ni après.

Une 'illusion magique'; nous pensons que nous percevons un ego, mais il n'est pas réellement là. Un 'défaut de vision'; les choses ne sont pas ce qu'elles semblent être. Une 'lampe'; pour brûler elle a besoin de combustible sans quoi elle s'éteint. Une 'bulle'; elle éclate dès qu'on veut la saisir. Un 'rêve'; c'est au réveil que l'illusion devient manifeste. Un 'nuage'; jamais identique à lui-même plus d'une fraction de seconde. Un 'éclair'; aussi imposantes et admirables puissent apparaître les choses conditionnées, quand on les voit du point de vue de l'Inconditionné elles sont toujours aussi brèves qu'un éclair dans le ciel d'une nuit d'été.

Pour le bouddhisme la cause de toute la douleur et de toute la misère du monde se trouve fondamentalement dans la fausse et illusoire création du 'Moi'. Le salut n'est donc possible qu'après la découverte expérimentale de la *non-existence du moi*. Les êtres humains comme tous les phénomènes ne sont que des *collections de parties* auxquelles on donne une désignation conventionnelle. Mais ils n'ont aucune entité qui perdure. Quand on examine les éléments un par un on découvre qu'en un sens absolu il n'y a pas d'être vivant qui puisse être la base pour des fictions telles que 'je suis' ou 'moi'. En d'autres mots, en un sens absolu, il n'y a que des *formes* et des

noms. La personne n'est qu'un nom, une désignation, une expression conventionnelle. Il n'y a pas d'Ego.

Les notions d'*âme* ou de '*Je*' sont donc de fausses notions. De simples dénominations appliquées à une *collection* de *parties* en perpétuel *changement* qu'on appelle les cinq *agrégats*, à savoir, la *forme* physique de quelqu'un; la *sensibilité* qui réagit de façon émotionnelle devant les choses perçues; la *distinction* entre les expériences plaisantes, déplaisantes ou neutres; la *conscience* et les *facteurs* complémentaires en liaison avec le karma. Aucun de ces '*agrégats*' ne constitue le Moi. Le Soi lui-même n'est qu'un assemblage des cinq composants arbitrairement conçus comme un tout, indépendant et permanent. Rien d'autre qu'une étiquette collée par convention. Une simple construction mentale. Ainsi donc l'ultime réalité n'est qu'un *état* de conscience. Le '*je*' n'est qu'un *état* de conscience. La '*douleur*' – substance du monde – n'est qu'un *état* de conscience. Le salut se réalise au niveau d'un *état* de conscience...

A l'opposé de l'hindouisme et de ses écoles brahmaniques, le bouddhisme refuse toute entité permanente. Il n'y a donc pas de sujet substantiel. Anatman. Mais s'il n'y a pas d'âme, qu'est-ce qui perçoit ? Qu'est-ce qui connaît ? Il n'y a que les cinq agrégats. Ils sont vides, n'ont pas de nature propre et surgissent en dépendance de causes et de conditions. C'est un de ces cinq agrégats, *vijnana*, qui remplit, si on peut dire, la fonction qui est celle de l'âme ailleurs. *Vijnana* est un moment singulier de conscience conceptuelle. La conscience et son objet n'y font qu'un. C'est l'objet de la conscience qui est la cause du surgissement de *vijnana*. Dans l'activité mentale normale il y a succession continue d'une infinité de *vijnanas*. C'est cette continuité qui tient ensemble, unifie et synthétise le flot des moments de la connaissance. Cela nous donne fallacieusement la notion d'un *sujet* connaissant. C'est par ignorance qu'est conçu un *monde extérieur*, séparé et indépendant. Mais ce monde n'est en réalité qu'une projection de l'esprit ou du mental.

Idéalisme et illusionnisme

Comment la connaissance est-elle possible ? Pour l'idéalisme conséquent, sujet et objet doivent être de même nature. A l'extrême, l'esprit peut connaître les objets parce que les objets sont faits d'esprit. Et encore un pas de plus: l'esprit donne naissance à l'objet. Voyez le rêve. Illusionnisme. Dans le bouddhisme il y a, au départ, 18 écoles qui s'affrontent sur la question du sujet et de sa rencontre avec l'objet et, partant, sur la '*réalité*' du monde extérieur. Derrière cette multiplicité on peut retenir deux grandes orientations.

Dans la pensée bouddhiste il y a en effet tension entre, d'une part, une certaine orientation '*idéaliste*' qui nie toute réalité extérieure à l'esprit, et, d'autre part, une orientation '*illusionniste*' qui tend à regarder l'esprit lui-même comme irréel au même titre que les choses matérielles qu'il croit percevoir. Chacune de ces deux grandes orientations a une approche fondamentalement différente sur la *production conditionnée*, le mécanisme central du bouddhisme.

L'idéalisme bouddhique (par exemple les écoles de Vijñānavāda ou de Cittamātra) veut fonder rationnellement le mécanisme de la production conditionnée des phénomènes. Les phénomènes perceptibles sont sans substance. Ils sont seulement

à partir de l'esprit. Etre est *être perçu*. Toute perception est ainsi une projection de l'esprit. Tout 'objet' n'est qu'un phénomène de la prise de conscience. Le 'réel', lui, est seulement résultat de l'imagination créatrice. Quant au monde, il est une construction mentale. Un simple rêve dans lequel le rêveur lui-même est rêvé. L'idéalisme va jusqu'au bout d'une logique qui veut exclure l'illusion. Sous celle-ci il y a toujours un 'réel' même s'il n'est pas ce que l'on croyait. Je vois un serpent. En réalité il y a une corde rayée enroulée dans la pénombre. Il s'agit de dégager la corde réelle sous la fiction du serpent. Pour l'idéalisme n'existe vraiment que ce qui est capable de produire un effet. Ce qui l'amène à dégager sous les apparences inefficaces et imaginaires du 'solide' qui, ici, n'est rien qu'idée. Il s'agit de dégager le plan réel de la *production conditionnée* sous la structure illusoire du plan fictif et de ses causalités fausses. Sous les pseudo-causalités du plan de l'illusion il y a, sur le plan réel, une vraie causalité. Là se joue la véritable *production conditionnée*.

La tendance qu'on peut qualifier d'*illusionnisme* prend des formes extrêmes dans le sūtra de la Perfection de la Sagesse (Prajñāpāramitā-sūtra) et dans des écoles comme le Madhyamaka. Ici il s'agit moins de 'construire' comme le fait l'idéalisme que de 'déconstruire' le processus de la production conditionnée. Cette orientation refuse de dégager une strate de réel sous la strate fictive. Dans ce 'phénoménisme' les phénomènes se suffisent à eux-mêmes. Ils n'ont pas besoin de support, de 'substance' derrière eux. Tous les phénomènes sont vides d'essence, c'est-à-dire qu'ils n'ont pas de réalité intrinsèque et indépendante des causes et des conditions d'où ils apparaissent. Sont ainsi mises en équation vacuité et production conditionnée. Les fantômes et les fantasmes du plan fictif prennent appui les uns sur les autres et se conditionnent mutuellement, sans qu'il y ait jamais besoin du point d'appui sous-jacent d'un plan réel. La production conditionnée, dès lors, n'est plus la machinerie cachée de l'illusion, c'est l'illusion elle-même. L'illusion qui se soutient elle-même de ses illusions.

L'esprit et ses objets croissent ensemble. Il n'y a donc pas de différence substantielle entre *sujet* et *objet*. Voilà pourquoi on dit des phénomènes qu'ils n'ont qu'une réalité cognitive. Tout ce que nous percevons n'est qu'impressions mentales et non pas choses en elles-mêmes. L'architecte disparaît en même temps que disparaît la construction. L'illusion réside dans le fait de croire que le constructeur demeure quand la construction est détruite, qu'il y a un acteur derrière les actes. C'est en vain qu'on cherche l'architecte. La construction n'est pas autre que le constructeur. Il n'y a pas de condition unique à la construction qui serait un constructeur. Il n'y a pas un phénomène 'en soi' issu d'un acteur 'en soi'. Il y a un faisceau de phénomènes, arbitrairement conçus comme formant un tout unique, la construction. Et ce faisceau est tout aussi arbitrairement conçu comme issu d'un unique acteur. Or celui-ci n'est lui-même qu'un faisceau de phénomènes,

Un constructeur ne crée rien si ce n'est lui-même en tant que créateur : c'est parce qu'il pose une création face à lui comme objet de connaissance qu'il se conçoit lui-même comme sujet de connaissance. La construction existe bien, en tant que construction, d'origines diverses et conditionnées, mais non pas en tant qu'objet de connaissance 'en soi', immuable et indépendamment de la loi de coproduction conditionnée. Le constructeur existe bien, lui aussi, mais comme une étiquette apposée à un faisceau de phénomènes inter-dépendants, et non pas en tant que sujet de connaissance 'en soi', demeurant indépendamment de la construction qui l'a fait naître. Et non qu'il a fait naître.

Si l'objet de connaissance n'existe pas 'en soi', le sujet n'existe pas davantage 'en soi'. Il en va de cette construction comme d'un *mirage*. Tout n'est *que* interdépendance. Dans la perspective bouddhique, le monde est un système dynamique en perpétuel changement. Ne reste donc finalement *que* l'interdépendance toute nue. C'est-à-dire le vide d'existence propre. La vacuité des choses désigne leur absence d'être en soi. Elle dit l'inexistence de toute essence, c'est-à-dire de tout caractère fixe et non-changeant. La vacuité n'est pas le 'vide de' quelque chose; elle 'est' la chose elle-même en tant que vide. Une fois qu'on a vu pleinement que les choses sont *vides*, on n'est plus trompé. L'ignorance cesse. Les douze rayons de la roue ne tournent plus.

C. Crise de l'intériorité

L'homme, aujourd'hui, ne semble plus pouvoir se comprendre autrement qu'en bouclant la boucle sur son immanence. Celui qui jusque là était aussi citoyen d'ailleurs va perdre son statut d'exterritorialité. Cet animal de l'embranchement des vertébrés et de la classe des mammifères, apparu évolutivement dans l'histoire naturelle de la vie, n'est plus marqué de l'intouchable mystère sacré. Ramené dans les strictes limites de la nature, l'homme devient objet manipulable d'un savoir et d'un pouvoir. Ainsi le 'même' veut se boucler sur lui-même. En stricte immanence. Sans 'hors de'. Sans l'Autre ! Un univers à l'image de l'homme qui, ayant perdu sa ressemblance avec Dieu, n'est plus qu'à l'image de son univers.

Celui qui jusque là était aussi citoyen d'ailleurs va perdre son statut d'exterritorialité. Cet animal de l'embranchement des vertébrés et de la classe des mammifères, apparu évolutivement dans l'histoire naturelle de la vie, n'est plus marqué de l'intouchable mystère sacré. Ramené dans les strictes limites de la nature, l'homme devient objet manipulable d'un savoir et d'un pouvoir.

Le religieux 'aliène' le *même* ! Pour son malheur. Pour sa transcendance aussi. Si un certain anthropoïde ne s'était pas 'aliéné', aliéné par rapport au 'même' de son animalité, y aurait-il l'homme ? A l'opposé de l'approche 'religieuse' qui promeut la différence, la science, cet épistémè de la réduction, ne peut pas ne pas réduire l'autre au même. On la croit neutre. Elle conspire.



L'humain devenu 'objet' de science ne peut être que l'humain à la limite de l'humain, l'humain incapable de trouver consistance autrement. C'est un homme déjà soumis qui devient soumission disponible à l'objectivité. Dans l'abdication de sa subjectivité. Et de sa protestance. Un homme déjà vaincu par spirituelle entropie. Et qui se laisse glisser sur la pente de l'entropique intelligibilité réductrice. Car le processus réducteur n'a ses chances que dans l'oubli de la gigantesque néguentropie qu'est l'homme lui-même. Et partant du 'sujet' de la possibilité scientifique elle-même. Dans l'oubli aussi que le parti-pris d'objectivité n'est lui-même qu'une forme de projectivité ...

Le Monde perd son âme

Ce que 'matérialisme', aujourd'hui, veut dire ! L'étendue infinie du 'ça' livré à la pure articulation fabricatrice de toute signification. Lorsque toute forme de verbe, ultimement, ne peut plus se conjuguer qu'au neutre: ça se structure, ça fonctionne, ça s'organise, ça parle... L'homme réduit à une simple machine désirante et parlante !

Ce que 'matérialisme', aujourd'hui, veut dire ! L'étendue infinie du 'ça' livré à la pure articulation fabricatrice de toute signification. Lorsque toute forme de verbe, ultimement, ne peut plus se conjuguer qu'au neutre: ça se structure, ça fonctionne, ça s'organise, ça parle... L'homme réduit à une simple machine désirante et parlante !

La révolution mécaniste est d'essence structurale. Elle est congénitale à la science moderne telle qu'elle se constitue à partir de la fin du seizième siècle avec Galilée (1564-1643), Mersenne (1588-1649), Gassendi (1592-1655), Descartes (1596-1650)... Elle commence avec un pari sur la rationalité profonde du réel. Laquelle rationalité s'identifie avec la transparence des éléments et des rapports articulables dans la certitude que articulation réelle et articulation mathématique sont identiques. Ainsi s'opère l'accord pragmatique entre rationalisme et empirisme. Alors devient possible en quelque sorte le miracle permanent, puisque tout, avec l'astuce que les révolutions industrielles se mettront à promouvoir, peut s'articuler, se désarticuler et se réarticuler en un monde infiniment nouveau. L'archétype de l'intelligibilité mécaniste est la machine. L'ancienne intelligibilité visait à connaître le mystère du lien ontologique des êtres et des événements. C'est pourquoi elle spéculait sur des 'principes', des 'vertus', des 'forces', des 'influences', etc. sensés nouer le monde conçu comme une totalité 'symbiotique'. La nouvelle intelligibilité mécaniste n'appréhende plus un monde ontologiquement lié mais un univers logiquement structuré selon des rapports mathématiques dans un espace-temps géométrique. Elle n'est plus centrée sur l'être mais sur la structure. L'être, en quelque sorte démystifié, est livré dans sa nudité à la manipulation.

Fonctionnement autonome

Le fonctionnement du tout s'explique
à partir du fonctionnement
des parties élémentaires

Articulation,
désarticulation
et réarticulation
selon des rapports calculables

Clôture

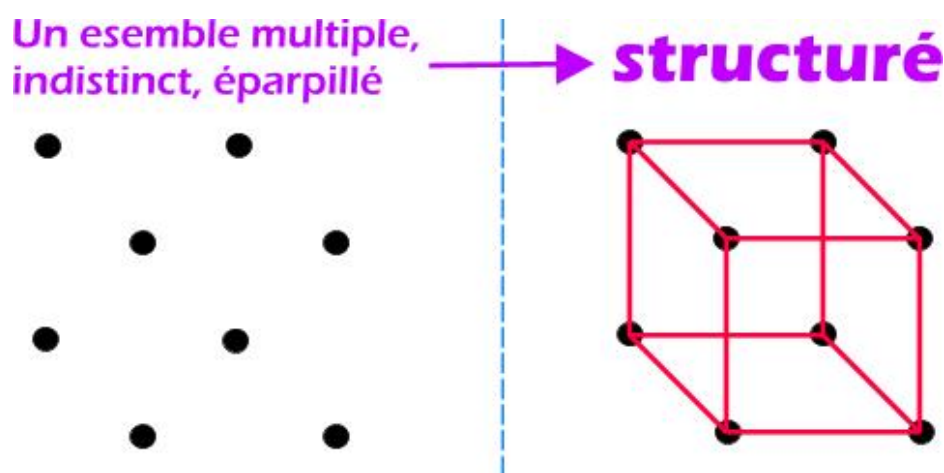
Le système épistémologique et pragmatique du mécanisme implique: **a)** Une totale immanence, le système s'expliquant entièrement par lui-même à l'exclusion de toute influence extérieure au système. **b)** Une parfaite clôture, le système se suffisant complètement à lui-même. **c)** Une visée réductionniste et atomistique où la partie veut expliquer le tout et le simple le complexe. **d)** Une intelligibilité structurale qui ne déborde en rien la stricte articulation, désarticulation et réarticulation selon des rapports calculables. **e)** Une approche purement quantitative qui, loin de rejeter le qualitatif, l'intègre en le réduisant. En clair, ça se tient et ça fonctionne SANS intervention extérieure.

L'intelligibilité mécaniste s'est imposée d'emblée de façon impérialiste. Rien ne résistait devant elle. En moins de trois siècles le 'mystère' même de la vie semble livré, corps et âme, à son articulation, à sa désarticulation et à sa réarticulation. Le 'vitalisme' se vide en quelque sorte de sa substance. Il perd son 'âme'. Anima, ce qui donne vie à un 'animal', *anemon*, souffle, force quasi immatérielle, 'force vitale', principe biologique, principe ontologique, différence pertinente d'avec la mort... La 'vie' est dépouillée de ses mystérieuses spécificités. Désormais l'organique fait place au mécanique. Là où la totalité cosmique s'animait dans un 'milieu vital', elle s'articule à présent dans un espace géométrique. La causalité n'est plus participation mais simple articulation structurelle de grandeurs mesurables. La qualité est mangée par la quantité. La complexité peut se mettre en équation. Le 'mystère' devient calculable.

Structure

L'évanescence de l'âme laisse la matière livrée à elle-même. Et c'est le *matérialisme* qui s'en empare. L'âme cependant colle tellement aux choses qu'il faut longtemps pour l'en décoller. La 'matière' n'émerge que péniblement du qualitatif. Ce n'est que très lentement qu'elle prend ses distances par rapport au sentir humain. En perdant ses 'affects' comme 'pesante', 'dense', 'palpable', 'tangible'. Ce qui résiste et ce qui persiste...

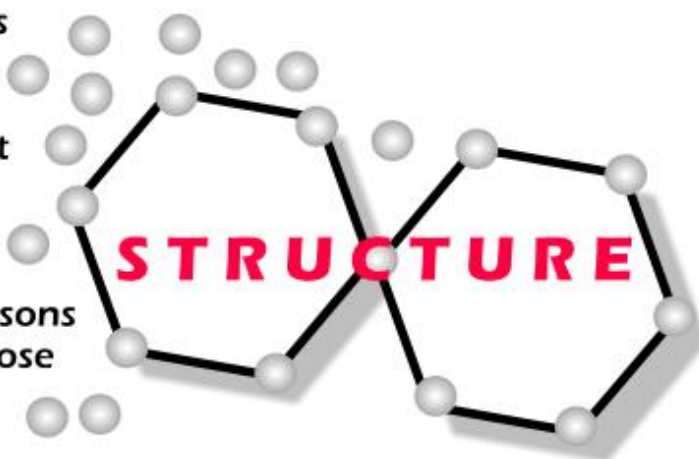
Le concept de '*structure*', devenu un concept cardinal dans l'épistémè moderne, livre toute chose à l'*articulation*, à la *désarticulation* et à la *réarticulation*. Dans la certitude que tout relève d'une vaste combinatoire et peut se construire et se déconstruire, théoriquement et pragmatiquement, intelligiblement et efficacement, dans la stricte extériorité transparente de l'espace et du temps. A travers la 'psychanalyse' de la 'matière' résiste seule la notion de *structure* devenue ainsi une notion-clé de l'intelligibilité moderne. Dégagée des projections anthropomorphes, délaissant le plan métaphysique, elle opère le passage de l'ontologique au logique, de l'être à la relation intelligible. Rapport logique, calculable, traduisible en fonction de type mathématique.



Voici de l'eau. Je peux décrire cette 'matière' (l'eau est un liquide incolore, inodore...) ou simplement m'en servir (pour me laver, pour boire...) ou en évoquer poétiquement la richesse symbolique (les eaux fécondantes...) ou encore tenter de l'expliquer en remontant à des parties de plus en plus petites (composée de gouttelettes d'eau, de particules d'eau...). Ce faisant je ne quitte pas la tautologique assertion que l'eau c'est l'eau... simplement affectée de qualités qui explicitent sa richesse pour moi. Je l'évoque dans sa complexité. En même temps son 'être' devient pour moi de plus en plus mystérieux. Cependant que se cache et se dévoile son insondable essence.

Voici H-O-H. C'est la même eau. Mais pour ainsi dire dans sa nudité. Simple formule. L'eau devenue intelligible. Non plus 'essence' mais pure *structure*. Simple rapport logique qui traduit la structure moléculaire de l'eau et qui me livre en même temps sa loi de construction. H et O ne sont pas d'abord de l'hydrogène et de l'oxygène au sens où ils renverraient à des 'composants' essences ou substances. Ce sont d'abord des symboles comme d'autres symboles de type mathématique. Sans doute ces symboles ne sont-ils pas de pures abstractions et se réfèrent-ils effectivement à 'quelque chose' qui se trouve dans la nature où hydrogène et oxygène peuvent se rencontrer concrètement comme deux corps. Mais ce 'quelque chose' transcende la 'chose' pour se chercher lui-même, au-delà de lui-même, dans de nouvelles formules, dans de nouvelles structures.

Des éléments
dispersés
au hasard
se retrouvent
combinés
et articulés
entre eux
selon des liaisons
que leur impose
la nécessité
matérielle.



La formule de l'eau, H-O-H, donne la loi de construction de la molécule d'eau à partir d'éléments dits corps 'simples', l'hydrogène (H) et l'oxygène (O). Tout ce qui existe matériellement dans le vaste univers, les milliards et les milliards de composés, qu'ils soient réels ou simplement possibles, ne sont jamais que des construits à partir des 103 sortes d'éléments que recense la chimie moderne. Une telle possibilité combinatoire est une chose merveilleuse. Grâce à elle les éléments, loin d'être clos sur eux-mêmes, peuvent entrer en liaison, en rapport, en synthèse de nouvelle structure. Leur indéfinie COMBINAISON produit l'indéfinie multiplicité des choses concrètes existant dans la nature ou créées artificiellement par l'homme. Tous les corps, tous les êtres physiques de l'univers, la nature tout entière sont ainsi comme des mots, des phrases, un texte gigantesque, écrits à partir d'un alphabet de 103 signes. L'examen du tableau de la classification périodique des éléments, successeur de celui que Mendéléiev dressait dès 1869 avec les 92 éléments alors connus, peut apporter des joies proches de celles de la contemplation. Comprendre l'écriture de la Création ! Donc un petit nombre d'éléments est suffisant pour combiner un infini multiple et complexe. Quelques dizaines de sons élémentaires produits par l'appareil phonateur humain suffisent pour articuler toutes les langues du monde et produire tout ce que tous les hommes ont jamais dit ou diront ! Les dix signes numériques suffisent pour composer l'infini des nombres. Les 26 lettres de l'alphabet latin, quelques accents et quelques signes de ponctuation suffisent pour composer tous les textes passés, présents et futurs de toute l'humanité. La soixantaine de touches du clavier d'un ordinateur... Encore s'agit-il là d'une luxueuse concession à la commodité humaine puisque ce même clavier transcrit à l'usage de la machine qui, elle, fonctionne en 'binaire', le résultat de ces quelques touches avec seulement *deux* signes différents qu'on peut traduire numériquement par '0' et '1', logiquement par 'oui' et 'non', électroniquement par '0 V'" et '+ 5 V'. Deux signes différents au minimum sont nécessaires. Mais deux sont suffisants pour tout dire et pour tout composer.



Une articulation sans signification ? La 'forme' (l'idée, le plan, la grammaire, etc.) était pensée jusque là comme une puissance d'un autre ordre qui imposait son ordre à la 'matière'. Désormais surgit la terrible question: Pourquoi la vie ne se réduirait-elle pas à une 'structure' hautement complexifiée ? La 'matière' étant sensée engendrer par elle-même sa 'forme'... Donnez-moi le hasard et la nécessité. La structure fait le reste.

D. L'homme sans Dieu

Face à la montée de l'athéisme libertin et de son optimisme facile, Blaise Pascal entame une réflexion critique sur les possibilités de l'homme sans Dieu. Non pas à partir de l'idée mais à partir de l'*expérience*. Et le savant Pascal sait de quoi il parle quand il est question d'expérience. N'a-t-il pas élaboré la seule méthode scientifique valable pour l'homme dont la connaissance est toujours tiraillée entre l'idée et le réel concret ? Dans cette même exigence, le chrétien Pascal rejoint à plus de mille ans de distance saint Augustin, un autre grand expérimentateur des choses divines et humaines. Et une même béance des profondeurs humaines avides des sources vives de toute réalité.

Entre les deux il ne faut cependant pas oublier la différence qui est celle de la distance entre deux espaces historiques et culturels. Chez saint Augustin l'expérience intérieure révèle une présence positive. Chez Pascal cette présence est négative. Pour Augustin le 'vide' est essentiellement 'appel' du Dieu vivant qui, en-deçà et au-delà, est toujours déjà là. Chez Pascal le 'vide' peut être réellement absence ou manque. Une différence typique de la modernité montante. Dieu peut désormais se retirer de l'homme au point de laisser en lui un 'gouffre infini' qui marque négativement la créature d'un creux qu'elle tente - vainement - de remplir de tout ce qui passe à sa portée.

L'homme? Un être insignifiant, flottant, perdu...

*Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature?
Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant,*

*un milieu entre rien et tout, infiniment éloigné de comprendre les extrêmes;
la fin des choses et leurs principes sont pour lui
invinciblement cachés dans un secret impénétrable.
(Pascal, Pensées, Lafuma, 199)*

*Également incapable de voir le néant d'où il est tiré
et l'infini où il est englouti. (199)*

*Nous voguons sur un milieu vaste,
toujours incertains et flottants,
poussés d'un bout vers l'autre;
quelque terme où nous pensions nous attacher et nous affermir,
il branle, et nous quitte,
et si nous le suivons il échappe à nos prises,
nous glisse et fuit d'une fuite éternelle;
rien ne s'arrête pour nous. (199)*

*L'homme n'est qu'un sujet plein d'erreur naturelle,
et ineffaçable sans la grâce.
Rien ne lui montre la vérité. Tout l'abuse. (45)*

*Les sens abusent la raison par de fausses apparences.
Et cette même piperie qu'ils apportent à l'âme,
ils la reçoivent d'elle à leur tour; elle s'en revanche.
Les passions de l'âme les troublent
et leur font des impressions fausses.
Ils mentent et se trompent à l'envi. (45)*

*On croit toucher des orgues ordinaires en touchant l'homme.
Ce sont des orgues à la vérité,
mais bizarres, changeantes, variables.
Ceux qui ne savent toucher que les ordinaires
ne seraient pas d'accord sur celles-là.
Il faut savoir où sont les touches. (55)*

Où, désormais, trouver la base solide, le fondement inébranlable, sur lequel ancrer notre construction ?

*Nous brûlons du désir de trouver une assiette ferme,
et une dernière base constante pour y édifier une tour qui s'élève à l'infini
mais tout notre fondement craque
et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes. (199)*

Reste une sorte de relativité généralisée.

*Donc toutes choses étant causées et causantes,
aidées et aidantes, médiates et immédiates
et toutes s'entretenant par un lien naturel et insensible
qui lie les plus éloignées et les plus différentes,
je tiens impossible de connaître les parties sans connaître le tout,
non plus que de connaître le tout
sans connaître particulièrement les parties. (199)*

Dans la vue de ces infinis tous les finis sont égaux. (199)

L'homme est un être fuyant qui se fuit

*Nous ne nous tenons jamais au temps présent.
Nous errons dans des temps qui ne sont point nôtres,
et ne pensons point au seul qui nous appartient.
C'est que le présent d'ordinaire nous blesse. (47)*

*Que chacun examine ses pensées.
Il les trouvera toutes occupées au passé ou à l'avenir.
Nous ne pensons presque point au présent,
et si nous y pensons
ce n'est que pour en prendre la lumière pour disposer de l'avenir.
Le présent n'est jamais notre fin.
Le passé et le présent sont nos moyens;
le seul avenir est notre fin.
Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre,
et, nous disposant toujours à être heureux,
il est inévitable que nous ne le soyons jamais. (47)*

Nous sommes pleins de choses qui nous jettent au-dehors

*Et ainsi les philosophes ont beau dire :
rentrez-vous en vous-mêmes, vous y trouverez votre bien;
on ne les croit pas
et ceux qui les croient sont les plus vides et les plus sots. (143)*

*Les stoïques disent : rentrez au-dedans de vous-même,
c'est là où vous trouverez votre repos.
Et cela n'est pas vrai. Les autres disent :
sortez dehors et cherchez le bonheur en un divertissement.
Et cela n'est pas vrai, les maladies viennent.
Le bonheur n'est ni hors de nous ni dans nous;
il est en Dieu et hors et dans nous. (407)*

La puissance des mouches...

*Elles gagnent des batailles,
empêchent notre âme d'agir,
mangent notre corps. (22)*

*L'esprit de ce souverain juge du monde
n'est pas si indépendant qu'il ne soit sujet à être troublé
par le premier tintamarre qui se fait autour de lui.
Il ne faut pas le bruit d'un canon pour empêcher ses pensées.
Il ne faut que le bruit d'une girouette ou d'une poulie.
Ne vous étonnez point s'il ne raisonne pas bien à présent,
une mouche bourdonne à ses oreilles :
c'en est assez pour le rendre incapable de bon conseil. (48)<*

*Si vous voulez qu'il puisse trouver la vérité
chassez cet animal qui tient sa raison en échec
et trouble cette puissante intelligence
qui gouverne les villes et les royaumes. (48)*

Le plaisant dieu, que voilà. O ridicolosissime heroe! (48)

Les puissances trompeuses : l'imagination.

*L'imagination, cette maîtresse d'erreur et de fausseté,
marquant du même caractère le vrai et le faux. (44)*

*Cette superbe puissance ennemie de la raison,
a établi dans l'homme une seconde nature. (44)*

*Elle ne peut rendre sages les fous mais elle les rend heureux,
à l'envi de la raison qui ne peut rendre ses amis que misérables,
l'une les couvrant de gloire, l'autre de honte. (44)*

*Que le prédicateur vienne à paraître,
si la nature lui a donné une voix enrouée et un tour de visage bizarre,
que son barbier l'ait mal rasé,
si le hasard l'a encore barbouillé de surcroît,
quelque grandes vérités qu'il annonce
je parie la perte de la gravité de notre sénateur. (44)*

*Le plus grand philosophe du monde
sur une planche plus large qu'il ne faut,
s'il y a au-dessous un précipice,
quoique sa raison le convainque de sa sûreté,
son imagination prévaudra.
Plusieurs n'en sauraient soutenir la pensée sans pâlir et suer. (44)*

Le moi réel masqué par un moi virtuel, déguisé, trompeur, charlatan, comédien...

*Le ton de voix impose aux plus sages
et change un discours et un poème de force. (44)*

L'affection ou la haine changent la justice de face, (44)

*Jamais la raison ne surmonte totalement l'imagination,
mais le contraire est ordinaire. (44)*

*Nos magistrats et nos médecins...
s'ils avaient la véritable justice,
et si les médecins avaient le vrai art de guérir
ils n'auraient que faire de bonnets carrés. (44)*

*Les seuls gens de guerre ne se sont pas déguisés de la sorte
parce qu'en effet leur part est plus essentielle.
Ils s'établissent par la force, les autres par grimace. (44)*

Qui ne voit pas la vanité du monde est bien vain lui-même. (36)

Nous sommes automate autant qu'esprit.

*Les preuves ne convainquent que l'esprit,
la coutume fait nos preuves les plus fortes et les plus crues.
Elle incline l'automate qui entraîne l'esprit sans qu'il y pense. (821)*

*Quand on ne croit que par la force de la conviction
et que l'automate est incliné à croire le contraire ce n'est pas assez.
Il faut donc faire croire nos deux pièces,
l'esprit par les raisons qu'il suffit d'avoir vues une fois en sa vie
et l'automate par la coutume,
et en ne lui permettant pas de s'incliner au contraire. (821)*

*La raison agit avec lenteur et avec tant de vues
sur tant de principes,
lesquels il faut qu'ils soient toujours présents,
qu'à toute heure elle s'assoupit ou s'égare
manque d'avoir tous ses principes présents.
Le sentiment n'agit pas ainsi;
il agit en un instant et toujours est prêt à agir.
Il faut donc mettre notre foi dans le sentiment,
autrement elle sera toujours vacillante. (821)*

*La machine d'arithmétique fait des effets
qui approchent plus de la pensée que tout ce que font les animaux;*

*mais elle ne fait rien qui puisse faire dire
qu'elle a de la volonté comme les animaux. (741)*

Entre rêve et réalité.

*Qui sait si cette autre moitié de la vie où nous pensons veiller
n'est pas un autre sommeil un peu différent du premier? (131)*

*Si nous rêvions toutes les nuits la même chose
elle nous affecterait autant
que les objets que nous voyons tous les jours. (803)*

*Et si un artisan était sûr
de rêver toutes les nuits douze heures durant qu'il est roi,
je crois qu'il serait presque aussi heureux qu'un roi
qui rêverait toutes les nuits douze heures durant
qu'il serait artisan. (803)*

La seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement. Et cependant c'est la plus grande de nos misères.

*Le divertissement nous amuse
et nous fait arriver insensiblement à la mort. (414)*

*Mais ôtez leur divertissement
vous les verrez se sécher d'ennui.
Ils sentent alors leur néant sans le connaître,
car c'est bien être malheureux
que d'être dans une tristesse insupportable,
aussitôt qu'on est réduit à se considérer,
et à n'en être point diverti. (36)*

*Les hommes s'occupent à suivre une balle et un lièvre :
c'est le plaisir même des rois. (39)*

*Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance,
ils se sont avisés, pour se rendre heureux,
de n'y point penser. (133)*

*Je sens que je puis n'avoir point été,
car le moi consiste dans ma pensée;
donc moi qui pense n'aurais point été,
si ma mère eût été tuée avant que j'eusse été animé,
donc je ne suis pas un être nécessaire.
Je ne suis pas aussi éternel ni infini,
mais je vois bien qu'il y a dans la nature*

un être nécessaire, éternel et infini. (135)

*Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose,
qui est de ne savoir pas demeurer
en repos dans une chambre. (136)*

*Ceux qui font sur cela les philosophes
et qui croient que le monde est bien peu raisonnable
de passer tout le jour à courir après un lièvre
qu'ils ne voudraient pas avoir acheté,
ne connaissent guère notre nature.
Ce lièvre ne nous garantirait pas de la vue de la mort
et des misères qui nous en détournent,
mais la chasse nous en garantit. (136)*

*Tel homme passe sa vie sans ennui
en jouant tous les jours peu de chose.
Donnez-lui tous les matins
l'argent qu'il peut gagner chaque jour,
à la charge qu'il ne joue point,
vous le rendez malheureux. (136)*

*La mort est plus aisée à supporter sans y penser
que la pensée de mort sans péril. (138)*

*Rien n'est si insupportable à l'homme
que d'être dans un plein repos, sans passions,
sans affaires, sans divertissement, sans application.
Il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance,
sa dépendance, son impuissance, son vide.
Incontinent il sortira du fond de son âme,
l'ennui, la noirceur, la tristesse,
le chagrin, le dépit, le désespoir. (622)*

E. Les hauteurs soupçonnées

Au tournant du vingtième siècle. Après le divin, voici l'humain soupçonné. Freud le soupçonne dans ses profondeurs. Nietzsche dans ses hauteurs. A l'encontre de l'euphorie des progressismes militants et triomphants, un cri de catastrophe. Comme un déchaînement de folle démesure prise au piège de l'anthropocentrisme schizoïde. Une passionnée revendication des acuminales sur-possibilités de la belle bête qui ose se dire homme. A travers un infini soupçon de tout ce qui, au cours des temps, s'est arrogé un titre de grandeur. Tragédie d'un destin qui ne s'ouvre furieusement

au sur-humain que pour se retrouver plus furieusement encore dans la clôture de l'humain, trop humain. *Friedrich Nietzsche* est tout cela. Et bien plus encore.

Du vouloir-vivre à la volonté de puissance

En-deçà de toutes les sophistications accumulées Nietzsche est en quête d'un 'brut' innocent. En-deçà de toutes les complications mensongères, il veut retrouver un jaillissement originaire. Il commence par le chercher dans le 'vouloir-vivre'. Du côté de Schopenhauer. A travers la critique de Hegel. Où et comment, en-deçà ou au-delà de la radicale critique kantienne de nos possibilités de connaissance, trouver un accès à la *totalité de l'expérience* ? Schopenhauer croit le saisir dans l'acte de volonté. Cet acte coïncide avec la naissance du monde et communie à son essence intime 'grâce à son énergie intrinsèque'. Le monde est *ma* représentation. Une totalité qui se donne dans l'expérience totale. Et cette expérience ne peut être que celle de la Volonté. Par conséquent le monde comme volonté se confond avec le monde comme chose en soi.

Kant, Platon et les Védas semblent, ici, se rencontrer sur terrain judéo-chrétien. Mais finalement c'est le neutre 'il y a' qui triomphe. Car cette Volonté, principe unique, n'est qu'aveugle et irrationnelle 'volonté-de-vivre'. Elle se manifeste partout dans l'univers tout en échappant à la connaissance claire. Elle se donne dans le brut immédiat de l'empirie. Quelque chose comme l'expérience immédiate d'une volonté qui connaît le corps a priori et d'un corps qui connaît la volonté a posteriori. Le monde se révèle ainsi comme 'macranthrope' dont la volonté seule nous permet de découvrir le sens et d'appréhender la réalité intime. Cela n'a rien à voir avec un vouloir divin. Il s'agit d'un vouloir tout court. Quelque chose d'omniprésent, toujours immédiatement donné, libre, sans raison, hors de l'espace-temps, sans fin, sans fondement. Absurde ?

Il s'agit d'un 'acte' pourtant, ce qui exclue le fatalisme. Mais en même temps est exclue la création puisque cet acte est aveugle. La prolifération du mal dans ce monde n'a pas d'autre 'raison'. Chaque individu n'est ainsi qu'un miroir éphémère de l'éternelle Volonté dont la nature ou l'univers ne représentent eux-mêmes qu'un plus grand miroir moins éphémère. Car cette volonté n'a d'éros que pour l'éternité et de mépris que pour le temps. C'est pourquoi elle ne s'intéresse qu'à l'espèce, renvoyant les individus du côté des apparences. *La nature ne considère et ne traite les individus que comme des moyens, l'espèce seule est sa fin.* C'est ainsi que la sexualité n'est essentiellement que vouloir obscur de l'espèce qui prend tous les moyens pour arriver à ses fins. Les *individus*, eux, se laissent prendre à cette duperie. Ils sont laissés à leurs illusions.

Illusions sans fin pour le pauvre homme qui rêve d'établir le règne de l'*humain*. La nature est imperturbablement aristocratique. En face d'elle, l'homme n'est qu'une bête sauvage qui joue la mascarade de la 'civilisation'. Ce qu'il appelle 'progrès' est illusoire. Son rêve fou d'immortalité est inconsistant. Il est livré sans fin à la souffrance qu'engendre sans fin le vouloir-vivre. Sont ainsi posées les fondations d'un *pessimisme* extrême. Dans la mesure où tout vouloir personnel est cause de souffrance une telle philosophie ne peut se fixer d'autre tâche que celle de dépasser ce vouloir. Vers où ? Du côté du néant. Là, enfin, se dissipe l'illusion personnelle. L'art peut sans doute conduire vers une telle délivrance. La musique surtout. Mais

momentanément seulement. Brefs moments d'extase hors du torrent de la volonté cosmique. C'est l'éthique qui peut prolonger la délivrance. La pitié, en effet, identifie et englobe tous les individus et tous les êtres au sein de la Volonté Unique. Avec la révélation de la 'vérité absolue'. C'est-à-dire de l'absolu anéantissement de soi.

Nietzsche sera d'abord un Schopenhauer qui se veut 'optimiste'. Il part lui aussi du fondamental vouloir-vivre en l'homme. Il veut simplement le pousser au-delà de thanatos. Du côté d'éros. Il s'agit dès lors non plus de renonciation mais de réalisation et d'exaltation à l'infini. *La vie m'a confié ce secret: Voici, dit-elle, je suis ce qui doit toujours se dépasser soi-même.*

Au départ, donc, une donnée absolument brute. Quelque chose comme le 'deus sive nature' spinoziste. Impensé radical que toute pensée ne peut que pervertir. Une animale pulsion de la vie. Une animale plénitude de vie. Sans but. Sans cause. Sans ordre. Elle est à elle-même sa valeur. Sans recours possible à rien d'autre qu'elle-même. Toute autre 'valeur' n'étant qu'une projection mystificatrice produite par les 'ratés' du fonctionnement de cette valeur absolue. Le privilège de l'homme ? Pouvoir dire cette valeur. L'affirmer comme 'Volonté de puissance'. Et s'affirmer soi-même, avec elle, volonté de puissance. Oser être fort !

L'innocence perdue

Comment le 'bel animal' en est-il arrivé à perdre son innocence ? Cette question hante Nietzsche jusqu'à la folie. L'innocence perdue... C'est-à-dire la plénitude animale de la vie oubliée. La volonté de puissance pervertie. Cela a commencé là-même où tout était en place pour produire la plus belle race d'hommes. En Grèce. Au sein de la lumineuse sérénité se lève le besoin de l'art et de la tragédie. Le besoin de l'*autre* qui voile et dévoile en même temps le pessimisme. Avant le discours. Dans le sentir de l'esthétique. L'esthétique... Une double pulsion originaire antithétique s'y cache. Un clivage, un affrontement et l'étreinte d'une dualité hétérogène. Sous le signe d'Apollon et de Dionysos. Instant ou éternité. Jaillissement ou belle forme. Nature ou artifice. Instinct ou idée. Exubérance ou sérénité. Ebriété ou rêve. Démesure ou mesure. Eros ou Epos. Extrêmes orgiaques ou harmonie du milieu. Barbares ou civilisés. Titans ou dieux de l'Olympe...

Apollon se montre comme le génie transfigurant du principe d'individuation qui seul donne l'illusion d'une authentique rédemption possible. Alors que sous la jubilation mystique de Dionysos les limites de l'individuation sont éclatées et que s'ouvre le chemin vers les profondeurs maternelles de l'être, vers le noyau le plus intime des êtres. Reste la lucidité tragique. Pourquoi la distance apollinienne au cœur de l'originaire immédiateté dionysiaque ? Pourquoi n'est-il pas seul, le dionysiaque ? Pourquoi son 'autre' ? Pourquoi le pessimisme ? Pourquoi le supporter jusqu'à son extrême qu'est le tragique ? Le pessimisme est-il donc nécessairement signe de décadence ? Mais la décadence n'est-elle pas justement du côté des défenses et des fuites devant le pessimisme ? La science. La volonté épicurienne ou stoïcienne. La morale. La dialectique. Le socratisme. Toutes les formes 'esthétiques' de justification... Comment toute cette 'fatigue' a-t-elle pu suinter de la plénitude animale ? Pourquoi la race d'homme la plus joyeuse a-t-elle inventé ces défenses, ces ruses et ces fuites ? D'où viennent à la santé ses névroses ?

La conception *théorique* du monde n'est qu'une manifestation secondaire de la conception *tragique* du monde. Du tragique perversi. Le long d'une histoire, celle de l'Occident, qui est identiquement une histoire de la décadence. Mais Faust, déjà, n'est-il pas le symbole de cet éros théorique qui doit aller au diable ? Nietzsche se veut l'annonciateur d'un *nouvel âge tragique*. Un retour à la *lucidité tragique*. Une redécouverte du plaisir dionysiaque. En deçà des Grecs que la morale avait rendus aveugles. Un retour, donc, aux sources païennes. Les Ariens. Et leur plus bel épanouissement que sont les Grecs. Mais en-deçà du démon de Socrate qui ne fait qu'interdire et empêcher de danser en rond. Par-delà, surtout, la sémite contestation de la païenne plénitude telle qu'en vingt siècles d'histoire, sous les espèces judéo-chrétiennes, l'Occident n'a cessé de moraliser. Un gigantesque combat à mener. Furieusement.

La perversion socratique

Ce juif de Socrate. Déjà ! Parce qu'il attente, sacrilège, à la plénitude créatrice de l'instinct. Au nom de la conscience. Au nom de la pensée. Au nom de la personne. Au nom du divin. Une pure perversion ! Face à Dionysos, un Apollon châtré. La 'vertu' socratique ? Un mensonge. Un réflexe de cruauté déguisé. Une imposture costumée, sortable et digne d'admiration. La 'pensée' socratique ? Une castration du mythe et de l'art. L'illusion de saisir l'être de part en part alors qu'elle ne fait qu'interposer entre l'homme et la vie le monde faux des mots et du discours. La fausse conscience théorique fuyant la tragique lucidité. Ce 'démon' de Socrate qui fait mourir la tragédie ! Euripide contre Eschyle. L'art tué par la philosophie. Exit le chœur. Entre l'acteur, masque du beau parleur... Le mal est fait. Désormais la fausse universalité de la pensée conquiert le monde et le stérilise en même temps. Grande toile filée par l'araignée de la 'connaissance' qui ne cesse de paralyser les innocents ébats de la vie.

La perversion de la perversion. Au cœur du 'oui' grec, le 'non' socratique. Au cœur du 'oui' païen le 'non' judéo-chrétien. Un 'non-affecté' d'un gigantesque exposant. *Est païen de dire oui à ce qui est naturel, le sentiment d'innocence au cœur du naturel, la nature. Est chrétien de dire non à ce qui est naturel, le sentiment d'indignité au cœur du naturel, la contre-nature.* (Nachlass III,566). Le mythe de Prométhée est arien. Le mythe de la chute est sémite. Dans celui-ci, la *femme* succombe à la curiosité, à la tentation, au mensonge. Dans celui-là, l'*homme* ose, titanique, le sacrilège contre Dieu.

D'un côté, l'orgueilleuse force païenne. De l'autre, la faiblesse de l'humilité soumise. Ici, l'innocence immédiatement naturelle. Là, la culpabilité sans fond du péché. Face à l'infini 'oui' de la volonté de puissance, le 'non' contre-nature du ressentiment contre la vie, de la fatigue et de la décadence. Tel est le judéo-christianisme. Non-grec. Barbare. Asiatique. De mauvais goût. Il s'agit de dire non à ce non. Réconcilier l'homme avec la plénitude du 'oui' immédiat. Affirmer la 'volonté de puissance'. Il faut à cette insulte aux valeurs païennes une riposte digne des Titans, un acte du suprême tragique, rien moins que la mise à mort de Dieu.

Le meurtre du Père une fois consommé, les fils de la maternelle paganité pourront célébrer la parousie de l'Antéchrist. Le païen Dionysos. *Où est Dieu ? s'écria-t-il. Je vais vous le dire. Nous l'avons tué ! Vous et moi... N'entendons-nous pas encore le*

bruit des fossoyeurs qui portent Dieu en terre ? Ne sentons-nous rien encore de la décomposition divine ? Car les dieux eux aussi pourrissent. Dieu est mort ! Dieu reste mort ! Comment nous consoler, nous les meurtriers d'entre les meurtriers ? Ce que le monde a possédé jusqu'ici de plus sacré et de plus puissant a perdu son sang sous notre couteau ? Qui nous lavera de ce sang ? Quelles eaux parviendront à nous purifier ? La grandeur de cet acte n'est-elle pas disproportionnée à notre taille ? Ne nous faut-il pas devenir nous-mêmes des dieux afin d'en paraître dignes ? (Gai Savoir. 125).

L'avènement de Dionysos sera le triomphe de la Volonté de Puissance et l'anéantissement de la volonté de vérité. *La volonté de vérité une fois consciente d'elle-même, ce sera – la chose ne fait aucun doute – la mort de la morale. C'est là le spectacle grandiose en cent actes réservé pour les deux prochains siècles d'histoire européenne, spectacle terrifiant entre tous, mais peut-être fécond entre tous en magnifiques espérances.* (Généalogie de la Morale. III,24). L'anéantissement de la morale également. Avec la mort de ce 'mensonge' qui a le plus duré, à savoir Dieu.

Depuis Socrate, l'Occident n'a plus de valeurs que morales. Que de perversions de la volonté de puissance ! L'instinct du troupeau contre les forts et les indépendants. L'instinct des souffrants et des ratés contre les heureux. L'instinct des médiocres contre les êtres exceptionnels. Une abominable 'dévalorisation de toutes les valeurs'. Le plus grand crime commis contre la plénitude de la force vitale. Peut-on imaginer plus grande immoralité ?

Même laïcisée, la modernité reste prisonnière de cette perversion que l'Aufklärung et les socialismes n'ont pas renversée mais simplement aménagée. Il suffit de creuser derrière les mots comme 'tolérance', 'liberté', 'vérité', 'égalité', 'fraternité'... C'est la même perversion qui fait croire à la justice et jouer au justicier, qui ne connaît d'amour que comme don de soi, qui condamne l'orgueil comme impie, qui soupçonne le plaisir de péché, qui sanctifie le raté... *La transcendance* toujours ! Morale des faibles, des esclaves et des masses qui bloque le déploiement en splendeur de la Volonté de Puissance. Narcotique et défense en même temps. Mimétisme de la bête qui se fait petite et se tapit pour échapper au danger. Mimétisme féminin qui rend la force sortable en la déguisant en 'poli' et en 'raffiné'.

Revanche des faibles... Si la morale est dégénérescence, comment la vie a-t-elle ainsi pu prendre goût à ce qui lui est si contraire ? Le problème fondamental: d'où vient l'omni-puissance de la croyance ? De la croyance en la morale ? *Mon principe, dit Nietzsche, il n'y a pas de phénomènes moraux mais seulement une interprétation morale de ces phénomènes. Cette interprétation elle-même tire son origine hors de la morale.* (Nachlass. III, 484-485). Est-elle autre chose qu'une forme déguisée, dégénérée, de la Volonté de Puissance ? Comme une ruse du vouloir-vivre qui a besoin d'un détour pour arriver ainsi à ses fins. Comme si la bête en l'homme avait besoin de ce mensonge sous peine de rester bête. Que signifient ascèse, sainteté, altruisme, pitié, renoncement, devoir, démocratie, socialisme et ainsi de suite... sinon ce qui reste au faible pour récupérer une impossible 'volonté de puissance' ? La morale est la revanche des faibles auxquels elle apporte une illusoire forme esthétique d'illusoire justification. A la manière des singes, les enfants imitent leurs parents. Et comme il faut bien justifier, ayant jugé comme nous sentons nous

finissons par ne plus sentir que comme nous jugeons. C'est-à-dire très mal. Nos pensées s'étant chargées de mauvaises pensées.

Pourtant elle a la vie dure, la morale ! Même l'immoraliste succombe subrepticement à ses illusions. Car la force du préjugé se nourrit de la durée. Depuis toujours l'homme a affublé le monde de significations éthiques. Or tout ce qui vit longtemps tend à s'imbiber de raisons. Si bien que son origine irrationnelle non seulement s'estompe mais se donne de plus en plus raison. Faussement. D'autre part le monde réel est toujours plus petit que le monde fantastique ! L'un chasse 'scientifiquement' la peur. L'autre, dans le mépris des causes et des effets, fait revenir au galop le fascinosum et le tremendum des 'Hinterwelten' d'une 'transcendance' sans fin vers laquelle ne cesse de renvoyer la supercherie. Enfin toute critique de la morale ne risque-t-elle pas encore d'être menée au nom d'une morale ? Piège suprême que Nietzsche pressent et qu'il désamorce aussitôt. La morale ne peut pas être dépassée 'au nom de'. Elle se dépasse dans l'acte même de dépassement, refusant les raisons et se posant, Volonté de Puissance, sans recours, dans l'affirmation du moi qui ose être fort. C'est en nous que la morale se dépasse elle-même.

Les effrayantes énergies – ce qu'on appelle le mal – sont les architectes cyclopéens et les constructeurs routiers de l'humanité. Tout le reste n'est que ruse, prolifération de médiocrité interstitielle, mensonge, utilité, moyen, pour que puisse être l'individu fort. Ainsi parla Zarathoustra: O mes frères, je place au-dessus de vous cette table d'une alliance nouvelle: devenez durs ! L'homme réellement libre et fort ne peut être qu'immoral. Il refuse de dépendre d'une 'autre' puissance que celle, sur-puissante, qui s'affirme en lui.

Surhomme ?

L'homme est "ce qui toujours se dépasse". Malheureusement il est aussi "ce qui s'est faussement dépassé jusqu'à aujourd'hui". A cause du mécanisme pervers de la morale. *La sur-bête. – La bête en nous a besoin de mensonge. La morale est un mensonge de défense contre les griffes de la bête. Sans les faussetés qui sont charriées dans la morale, l'homme serait resté bête. Ainsi, par contre, il s'est pris lui-même pour quelque chose de supérieur et s'est imposé de sévères commandements.* (Humain, trop humain. I,481). Non, l'homme actuel n'est pas encore homme. Il est seulement 'embryon de l'homme futur' vers lequel tendent toutes les forces constructrices de la vie. La grande loi de la nature qui se vérifie partout est que le plus fort l'emporte toujours. Le but de la nature ne peut être que le 'surhomme' !

Le destin de l'humanité consiste en la réussite de son type supérieur. Reconnaître cela, c'est durcir son regard au point de dévisager le tragique en face. C'est 'être fort' de l'infini égoïsme dionysien. J'écris pour une race d'hommes qui n'existe pas encore: à savoir les 'Seigneurs de la Terre'. La chance de l'homme arien. Si profondément réfractaire aux prédications de soumission ! Malheureusement encore atteint de la peste chrétienne. Mais bientôt immunisé pour toujours... Une déclaration de guerre des hommes supérieurs à la masse est nécessaire ! Nous voulons exercer des représailles et amener à la lumière et devant le tribunal toute cette industrie qui commence en Europe avec le christianisme. (Nachlass. III,430-431).

A la morale qui veut sauver la multitude, le surhomme oppose l'*immoral* qui proclame qu'un seul être d'exception justifie le sacrifice d'une multitude de médiocres. Aux causalités fantastiques, le surhomme oppose la seule causalité authentique qui est celle de volonté à volonté. Aux valeurs rabougries de la morale, le surhomme oppose l'affirmation divine à soi-même et à la plénitude animale créatrice de ses valeurs. Aux peurs pusillanimes, le surhomme oppose le droit à être méchant. Aux 'sciences humaines' et au 'social', le surhomme oppose la 'science des Seigneurs'. A la distinction entre le bien et le mal, le surhomme oppose un 'au-delà du bien et du mal'. A l'optimisme facile, le surhomme oppose le pessimisme tragique. A la métaphysique, le surhomme oppose la science de l'Eternel Retour. Au cri de Zarathoustra: *Tous les dieux sont morts. Nous voulons à présent que vive le surhumain !*

Quelle lucidité pour quel tragique ?

Faut-il être anti-chrétien à l'extrême pour le comprendre réellement ? Et qui l'a mieux compris que Nietzsche ? *Les hommes des temps modernes dont l'intelligence est si émoussée qu'elle ne comprend plus le sens du langage chrétien ne sentent même plus ce qu'il y avait d'épouvantable pour un esprit antique dans la formule paradoxale: 'Dieu crucifié'. Jamais dans une conversion il n'y eut rien d'aussi hardi, rien d'aussi terrible, rien qui mît tout en question et posât tant de questions. Cette formule annonçait une transmutation de toutes les valeurs antiques.* (Jenseits von Gut und Böse', 3,46)

La lucidité nietzschéenne perce d'emblée le secret de la dramatique fondamentale de l'Occident: le gigantesque affrontement d'un hétérogène extrême, l'étreinte presque deux fois millénaire, sous le signe d'éros et de thanatos, d'une COM-posante et d'une EX-posante. Pour le malheur de l'Occident cependant, selon Nietzsche ! Car ce mariage contre nature entre Athènes et Jérusalem, ce sang d'arien et de sémite mêlé, n'a eu et ne peut avoir de fécondité que douteuse. Une prolifération de bâtards !

En Nietzsche proteste le fauve blessé. La dionysiaque explosion de vie frustrée. La païenne volonté de puissance impuissante. Une protestation qui se veut prophétique. Annonciatrice d'une proche résurrection de Dionysos. Et partant le retour du tragique. Et partant le possible avènement du surhomme. Lucidité ou illusion ? Car la destinée de l'Occident, né de mère grecque et de père judéo-chrétien, peut-elle jamais revenir à la maternelle innocence de Dionysos ? Est-il possible de se retrouver indemne après une longue nuit de lutte avec l'Autre ? Jacob non boitillant ?

Comment, à partir de la synthèse, revenir en quelque sorte en arrière, évacuer la négativité promotrice de l'antithèse pour retrouver dans sa pureté la thèse païenne ? Sinon dans la négation de la dialectique elle-même. L'Eternel Retour... C'est-à-dire fondamentalement la négation du projet de transcendance. Sans lequel l'Occident est impensable. Sans lequel la 'modernité' est incompréhensible. Et, partant, sans lequel Nietzsche lui-même est impossible. Car enfin quelle chance pourrait avoir le 'pur' espace grec de produire un Nietzsche lui-même ? Explosant littéralement de 'transcendance'. Devenue folle, peut-être. Mais *transcendance* quand même ! Ce que dit si admirablement ce philosophe ne fait jamais que confirmer de mille voix que la possibilité même d'un tel discours est une possibilité post-chrétienne. Ce que veut

être ce dissident ne fait jamais que témoigner que Nietzsche lui-même est un produit historique du judéo-christianisme !

Dionysos parle moins. Et ses capacités de protestation sont infiniment moindres. Animant les masses chorales de la scène éternelle du tragique. Nietzsche, au contraire, se détache, masqué et costumé, sur fond de masse dionysiaque. Acteur. Acteur historique. Acteur personnel. Surencombré de soi. Hyper individualisé. Super-Socrate. Proclamant au monde et à l'histoire son Devoir-être ! La démesure d'un vouloir est si peu grecque que son moindre balbutiement inchoatif se voit laminé par l'éternelle roue de l'ordre cosmique. Et si la concurrence entre les hommes et les dieux eux-mêmes, à l'image de l'homme, restent soumis à l'ultime mesure de la roue fatale. Tout autre est la nietzschéenne possibilité du surhomme. Le sur-possible de l'homme, par judéo-chrétienne grâce, révélé vouloir créateur à l'image de Dieu. Tout-Autre à l'infini. La protestation nietzschéenne se fait donc sur fond d'un gigantesque malentendu. De même que l'ensemble de la protestation moderne qui vit en lui son acmé. L'impossible païen du judéo-chrétien paganisé ! Devenu historiquement 'autre', grâce à la rencontre de l'Autre, et refusant l'Autre. Le tragique n'est-il pas là ? Avoir compris et ne pas pouvoir vouloir... Ne pas vouloir vouloir. La paranoïa se donne alors l'infini fictif meublé de rêve exacerbé. Où divague l'exposante schizoïde fantastifiée. Mais piégée ! Le cri sauvage de l'animal blessé dans la païenne caverne peut-il être autre chose que l'impuissante éructation d'un ressentiment ?

La subjectivité, par grâce de JE SUIS infiniment ouverte, se reprend, schizoïde, en l'autonomie d'une immanence absolue. Mais sa principielle transcendance toujours refuse. Voilà pourquoi l'immanence occidentale n'a cessé de se 'transcendantaliser'. Mettant en même temps en place un massif mécanisme de défense. Pour sauver l'innocence de sa mythique parthénogénèse. Dans l'expulsion permanente de son géniteur. Dès lors, il faut bien inventer mille raisons pour étayer sa généalogie. Pour expliquer aussi les bâtards de la famille et les troublantes manifestations qui détonnent sur le grand portrait. Ici, Nietzsche s'en donne à cœur joie. Mais la 'raison' schizoïde peut-elle faire autrement ? N'est-ce pas fatalement qu'elle caricature en 'déraison' ce qui refuse ses 'raisons' ? D'autant plus que la perception panesthétique de Nietzsche en arrive à identifier ces "raisons" avec la toute-puissance d'un volontarisme phénoménaliste.

La rencontre par la paganité de l'altérité judéo-chrétienne n'est ni accidentelle contingence ni transitoire facticité. Elle est irréversible. Perversion tant qu'on voudra – et qui plus qu'elle-même en a une conscience plus aiguë ? – mais perversion rendant vain tout retour, fût-il éternel. Parce que désormais la boucle ne peut plus se boucler ! La clôture est béante sur la transcendance. Toute clôture de la plénitude païenne sur elle-même est éclatée dans l'infini ouvert de l'Autre. La glorieuse affirmation du 'oui' païen est mortellement malade du 'non' judéo-chrétien.

Le tragique nietzschéen est-il finalement autre chose que le drame de l'esprit moderne prisonnier de la caverne ? Au moment même où les euphories esthétiques soupçonnent leur dérision ? Toute la philologie du monde ne peut rien contre la désespérante montée de l'absurde. lorsque la caverne refuse les prophètes et que s'amplifient les vociférations d'une vaste tautologie. Lorsqu'il n'y a plus d'autre 'raison' possible que l'écho renvoyé des schizoïdes clôtures.

Le surhomme ? Mais quel 'sur' et quel 'homme' ? Puisqu'à l'entrée se tient le singe et à la sortie le néant. Extrêmes avec lesquelles Nietzsche triche. Avec lesquelles toute clôture ne peut pas ne pas tricher. En esthète. Mais jusqu'à un certain point seulement. Notre modernité médite peu sur le dernier acte d'une démesure. Il est des rictus qui vous renvoient trop scandaleusement la grimace de votre propre démesure. Alors on presse le pas. En faisant beaucoup de bruit pour ne rien entendre. Et si l'ironie de Zarathoustra était encore plus glacée que celle du destin ? Et si c'était Nietzsche fou qui avait le plus à dire à notre modernité. *Sur la modernité...*

On aura compris que dans un tel espace idéologique toute intériorité et avec elle l'esprit en son sens le plus profond sont condamnés comme radicalement illusoires. L'intériorité est un accident, le sujet un point de vue, *Poser comme cause de la vue une perspective de la vue ; c'est le coup de maître par lequel on a inventé le "sujet", le "moi".* (La Volonté de Puissance, Livre I, 100) 'Je' ne pense pas. Le cogito est une espèce d'accident de parcours, de contingence historique. Simplement 'ça' pense au milieu d'un ordre énergétique ponctué de faits. Quelque chose comme un je transcendantal ne peut être qu'une impression mensongère au cœur d'une dispersion d'énergies pulsionnelles. *Tous les instincts qui ne se déchargent pas vers l'extérieur se tournent vers l'intérieur — c'est là ce que j'appelle l'intériorisation de l'homme : c'est alors seulement que pousse en l'homme ce qu'on appellera son "âme". Tout le monde intérieur, aussi mince à l'origine que s'il était tendu entre deux membranes, s'est élargi et gonflé, a acquis de la profondeur ; de la largeur, de la hauteur à mesure que la décharge vers l'extérieur des pulsions de l'homme a été inhibée.* (La Généalogie de la Morale, Second traité, 16)

F. Les profondeurs soupçonnées

Nietzsche soupçonne l'humain en ses hauteurs. La psychanalyse le soupçonne en ses profondeurs. Toute la perspective classique pense l'homme à partir de la conscience maîtresse d'elle-même. A la fois norme et critère de la connaissance vraie, de la création belle et de l'action bonne. La théorie psychanalytique mine cette belle certitude, englobant la conscience dans un plus vaste inconscient et livrant l'euphorie humaniste aux mystérieuses forces des profondeurs obscures.

Freud n'a pas découvert l'inconscient qui hantait déjà la pensée classique. Mais, de marginal qu'il était jusque là, il se veut désormais central. Freud en a fait l'instance dynamique décisive de l'ensemble des possibilités humaines. Tu crois ta décision tienne. En fait elle est déjà décidée ailleurs. Les raisons que nous donnons ne sont pas les raisons qui nous animent. Et si celles-ci restent occultées, c'est qu'elles sont très peu avouables. Ici encore le même point de départ philosophique qu'un Schopenhauer ou qu'un Nietzsche. A l'origine il y a la 'vie'. Une force qui va et évolue. Une dynamique pulsionnelle en conflit. L'homme représente une de ses extrémités. Une réussite de l'évolution ? Peut-être, mais une réussite fragile menacée d'échecs incessants. L'homme enfermé dans la stricte clôture du biologique ne peut être, fondamentalement, que le jouet des pulsions aveugles et obscures de la vie inconsciente. L'humain en réduction du côté de l'objectivité, du

non-moi, de la nécessité, de la matière...

Tout commence par l'effet scandale. Quelque chose comme un crime de lèse-humanité. Contre toute la tradition humaniste. Signe de la crise de conscience occidentale tout entière. Le grand soupçon. Réflexe d'hygiène. Réflexe de peur. Celui de l'homme désormais 'bourgeois', homme bien-portant, maître du discours bien-portant. Aseptique. Entre le 'normal' et le 'pathologique', il faut se donner une frontière sûre. Verbale à défaut de réelle. Une mythologie habillée de raison et conciliable avec le croyable disponible de la modernité. Grande sotériologie à la mesure de la moderne schizoïdie. Et dans ses limites ! Désormais il n'y a de salut que dans la psychanalyse. Et à quiconque ne cultive pas sa petite névrose, il ne reste qu'à traîner un peu honteusement son 'complexe'... Rendre sortable... Sous les espèces du petit-bourgeois viennois de la 'belle époque'. Un homme qui se veut bien portant dans les clôtures de son petit monde. Un homme qui a le culte des façades cossues et peut payer pour leur restauration. Quelque chose comme une sotériologie laïque à la mesure de la schizoïdie. Et dans ses limites ! Désormais il n'y a de salut que dans la cure de l'inconscient. Car la théorie est d'abord pratique médicale. Il s'agit d'expliquer le mal en le guérissant. De le guérir en l'expliquant.

Freud n'a pas découvert l'inconscient mais l'a enfermé. Trois siècles après l'enfermement des fous. Et sans doute dans la même logique. Il fallait bien l'enfermer ce vagabond de l'infini chargé de tant de méfaits. Il fallait l'enfermer dans les strictes limites d'une 'science' pour qu'il cesse de nous chanter l'ailleurs. Freud enferme donc l'inconscient. Dans l'espace épistémologique et pragmatique de la modernité. A savoir l'espace de la 'science' qui n'est *que* celui du donné naturel. A l'une de ses extrémités, l'homme. Une réussite menacée d'échecs incessants. Identifié au mouvement pulsionnel de la vie en conflit. Point de départ philosophique d'un Schopenhauer ou d'un Nietzsche. Point de départ psycho-médical d'un Freud. L'humain ainsi enfermé dans la stricte clôture du biologique ne peut que se voir réduit à l'aveugle pulsionnel. Le subjectif à l'objectif. Le moi au non-moi. La liberté à la nécessité, le spirituel au matériel. le personnel à l'universel. Réduit. Donc explicable. Articulable, désarticulable, réarticulable. De part en part *analysable*.

Enfant des pulsions obscures

Dis-moi ta généalogie. Depuis longtemps tu as oublié que tu es fils ou fille de Dieu. On ne cesse de te redire que tu es simplement l'enfant d'une dynamique évolutive de la vie et de forces pulsionnelles primaires. Au départ, donc, bien avant que 'je' ne désire, déjà 'ça' désire en moi. Et 'ça' désire quoi ? Essentiellement deux objets sexuels originaires: moi-même et la (maternelle) femme-qui-prend-soin-de-moi. L'aventure d'une vie s'identifie finalement avec l'aventure de la libido. Une libido évolutive dont un certain nombre de stades ponctuent le destin. Depuis le berceau du petit de l'homme. La sexualité est une puissance redoutable qu'on ne peut ni ignorer ni annihiler. Rien ne s'oublie de ces luttes originelles. L'histoire de la libido recèle la clé du destin d'un être humain lié aux vicissitudes de l'évolution libidinale.

La différence entre l'animal simplement animal et l'animal humain tient à la différence de destin de ces dynamiques. Du côté humain, en effet, la dynamique pulsionnelle de la libido ne peut pas s'effectuer directement. Le 'je' ne l'assume pas sans problème et se trouve écartelé. La libido se heurte, en effet, à une instance qui la

refuse. Une sorte de 'barrière' de nature socio-historique. Il y a ce qu'elle laisse passer. Il y a ce qu'elle ne laisse absolument pas passer. Il y a ce qu'elle laisse passer avec plus ou moins de réserves, quitte à l'obliger de changer d'identité. Bref, il y a une censure. Parce que cette instance représente les conscientes et surtout inconscientes exigences et aspirations de la personnalité, Freud l'appelle, par opposition au 'moi', le 'sur-moi'.

C'est donc entre le 'je' et le 'ça', entre le conscient et l'inconscient, entre les pulsions libidinales inconscientes et la vie consciente d'un individu que se situe la censure. Elle divise le psychisme humain. Comme pour un iceberg il y a la partie émergée du conscient et la plus grande masse immergée de l'inconscient.

Il n'est pas possible d'anéantir un désir insupportable. Il peut simplement être refoulé. Mais le désir refoulé ne cesse de subsister dans l'inconscient et n'attend qu'une occasion pour réapparaître. Déguisé désormais. Méconnaissable. Et d'autant plus pernicieux ! Chaque personne humaine est le résultat plus ou moins heureux d'une histoire conflictuelle de l'inconscient entre les pulsions et leurs refoulements. Histoire conflictuelle qui, dans l'évolution de la personnalité, passe par des 'stades'. Les vicissitudes d'Œdipe ! Lorsqu'un symptôme pathogène apparaît, sa cause ne peut se situer qu'en arrière dans le temps. Pour guérir, il faut 'remonter' le temps. Il faut essentiellement chercher dans le passé de l'individu la cause de son mal. Lorsque la pulsion libidinale ne peut pas être désarmée, qu'elle est renvoyée en son inconscient originel par le refoulement et qu'il ne lui reste d'autre destin que la frustration, alors elle s'organise en 'complexe' actif autour de son objet libidinal archaïque. Sa nouvelle façon de se manifester sera la névrose.

Sous son déguisement, cependant, le symptôme risque de se trahir. Ici intervient la 'ruse' psychanalytique qui consiste à démonter les mécanismes de formation des substituts et, en remontant leur filière, à mettre le doigt sur le refoulé lui-même. La cure psychanalytique n'a pas d'autre secret. Il s'agit d'amener à la lumière du conscient le non-résolu ou le mal-résolu de l'inconscient, source profonde des troubles. Car rien ne se perd dans l'inconscient. Mais beaucoup s'oppose à leur manifestation. Il y a les résistances. Il faut ruser avec les forces du mal. Vous ne savez plus ? Parlez ! Parlez ! Laissez les mots s'associer librement. N'opposez pas de résistance. C'est ainsi que les scènes pathogènes et leurs symptômes résiduels ont des chances d'accéder à la lumière salvatrice.

Il s'agit de descendre dans le passé du sujet jusqu'aux lieux des combats perdus de la libido. Cela ne va pas sans mal puisqu'il faut ruser avec les résistances et forcer les mécanismes de défense mis en place par la libido refoulée, assiégée et retranchée en son complexe. Une fois la libido désarmée on la prend en quelque sorte par la main pour la conduire, prudemment, là vers où elle aurait 'normalement' dû évoluer d'elle-même. Une descente donc et une remontée. Si la descente est lutte et ruse avec les défenses, la remontée avec une libido indocile réserve parfois bien des surprises !

La libidinale dynamique pulsionnelle aux nombreux avatars possibles entre le pathologique et le normal se veut être explicative de la totalité de l'humain. Œdipe ne préside pas seulement au destin individuel. Son caractère fondateur ne peut être que celui de l'humanité historique tout entière. L'hypothèse de 'Totem et Tabou' est à ce

titre significative. Le drame œdipien aboutissant au meurtre du père primitif. Les fils meurtriers prolongeant leur conjuration assassine en sociale institution. L'horreur du crime se surmontant par les mécanismes de défense des interdits et des lois. Le père sacrifié se trouvant par sublimation divinisé. Tout un enchaînement. Moïse. Le monothéisme...

L'inconscient orphelin

En archè nous avons un 'Je suis'; il nous reste un 'ça'. Nous avons troqué le mystère du Père contre la fiction d'Œdipe. Et celle-ci, à son tour, se révèle superflue. Invités à oublier de qui nous sommes fils. Devenus orphelins du néant. Car désormais nous n'avons plus besoin de père. Puisque 'ça' marche tout seul ! *La question du père est comme celle de Dieu; née de l'abstraction, elle suppose rompu le lien de l'homme à la nature, le lien de l'homme et du monde... Œdipe ne sert strictement plus à rien. Autant, donc, 'désœdipianiser' l'inconscient. Œdipe, c'est comme Dieu: le père c'est comme Dieu; le problème n'est résolu que lorsqu'on supprime et le problème et la solution...* Ce sont Deleuze et Guattari qui s'expriment ainsi dès 1972 dans Anti-Œdipe. Et de poursuivre que désormais c'est un corps in-engendré qui s'auto-engendre.

Tout est sur le corps sans organes, et ce qui est inscrit, et l'énergie qui s'inscrit. Fils du 'ça' en circulaire auto-engendrement. L'auto-production de l'inconscient surgit au point même où le sujet du cogito cartésien se découvrait sans parents. Une telle *schizo-analyse* veut être à la fois une analyse transcendante et matérialiste. Elle est critique, en ce sens qu'elle mène la critique d'Œdipe, ou mène Œdipe au point de sa propre auto-critique. Elle se propose d'explorer un inconscient transcendantal au lieu de métaphysique; matériel au lieu d'idéologique; schizophrénique au lieu d'œdipien; non figuratif au lieu d'imaginaire; réel au lieu de symbolique; machinique au lieu de structural; moléculaire, micropsychique et micrologique au lieu de molaire ou grégaire; productif au lieu d'expressif.

Restent les machines désirantes... Derrière 'je désire' il y a 'ça désire'. Du côté du 'corps sans organes'. En-deçà de ce 'corps plein' et de cet 'appareil répressif' qu'est la société. Qu'y a-t-il derrière 'ça désire' ? Là, partout provoquées, partout répandues, multiples et disparates, fonctionnent des 'mécaniques'. *Ensembles de pièces réellement distinctes qui fonctionnent ensemble en tant que réellement distinctes*. Les rêves, par exemple. Ces mécaniques sont alimentées par les produits des 'machines désirantes'. *La machine désirante n'est pas autre chose: une multiplicité d'éléments distincts ou de formes simples et qui sont liés sur le corps plein d'une société*. Les machines désirantes sont là. Elles fonctionnent et nous fonctionnons avec elles. Ensemble fonctionnel qui marche après que toutes les associations aient été cassées. Hétéroclites. Librement mécaniques. Comme les poulies et les bielles des machines absurdes. Telle cette machine de Tinguely où une grand-mère hilare haut perchée sur une mécanique ne cesse de pédaler, sans faire avancer l'engin, mais en actionnant une seconde structure qui scie du bois...

Le seul lien entre les désirs au pluriel ne peut être que 'le' désir lui-même, à savoir la libido. A partir d'un inconscient 'sans père ni mère'. A partir d'un inconscient orphelin qui se produit lui-même *dans l'identité de la nature et de l'homme*. Les machines désirantes *fonctionnent pour fonctionner*. Elles *fonctionnent au pluriel*. Elles

fonctionnent en tous sens. Aléatoires. Absurdes. A partir du désir insensé. Mais peut-il être autre chose qu'insensé ? Ça ne représente rien, mais ça produit, ça ne veut rien dire, mais ça fonctionne. C'est dans l'écroulement général de la question 'qu'est-ce que ça veut dire ?' que le désir fait son entrée.

Un inconscient sans Père. Un inconscient qui s'enlise dans la clôture du 'ça' pulsionnel ou structural. A la place des profondeurs humaines ouvertes à l'Autre plus intime que nous ne le sommes jamais à nous-mêmes. Un père mythique qui n'a plus de substance ni de réalité, laissant un inconscient orphelin. A la place du Père de qui vient toute paternité et qui, par agapè, dit son Verbe, engendrant son Fils et une multitude de ses frères.

Où l'on coupe les ailes aux anges

Les anges ? Essentiellement les messagers d'ailleurs. Lorsqu'on leur coupe les ailes, il ne reste plus à l'homme d'autre message que celui venant de larves rampantes et grouillantes. Voilà l'homme sans dimension verticale. Réduit à sa biologie. Il n'est plus qu'un animal un peu bizarre qui évolue autrement que ses congénères. Et désormais livré corps et âme à la manipulation étreiquée de praticiens. L'impérialisme freudien du pan-sexualisme veut occuper le champ total de l'épistémè. A la racine de ce qui est spécifiquement humain, il ne doit y avoir désormais plus rien d'autre que la dynamique tendancielle des forces obscures de l'originaire libidinal. Le reste n'étant qu'aventure des vicissitudes de la libido. Que reste-t-il à la transcendance ? Rien sinon l'illusion. Le 'sur-moi' lui-même se tenant si peu au-dessus de la mêlée. La censure qu'il désigne n'étant au fond qu'une nécessité de l'ordre matérialiste des choses.

Tu te crois chantre de l'infini ? Modère tes illusions. Ta parole est piégée. La multitude des symboles est prisonnière d'un enclos du symbolisé, dans les limites de cette 'langue fondamentale' à travers laquelle toujours se dit, de mille manières, la sexualité. Déjà le tout petit enfant lui-même... un 'pervers polymorphe' sous le signe d'Œdipe....

Si la perversité est fondamentale à ta source il ne reste plus que le mensonge pour te rendre sortable. Quel autre pont jeter par-dessus le clivage entre ce que tu crois généreux en toi et tes réels mobiles inavouables ? Ou bien entre l'affirmation de ce que tu crois être ta foi sincère et tes problèmes non-résolus... Un monde de déguisements. Toute une 'psychopathologie de la vie quotidienne' faite d'oublis, de lapsus, de méprises, d'actes manqués, de rêves... infiniment moins 'innocents' que ce qu'en disent tes excuses ou tes explications. Ces sublimations, enfin, simples travestis d'éros, à quoi se réduit finalement le meilleur de toi-même. Ton amour. Ta foi. Tes révoltes. Ton dévouement. Tes créations. Ton besoin d'absolu. Ta quête incessante...

Mais comment les enfants des forces obscures et du mensonge pourraient-ils trouver au fond d'eux-mêmes la source d'espérance ? Jean Tauler, cinq siècles avant Freud, éclaire les épaisses 'instances' qui stratifient l'inconscient. Il en compte jusqu'à quarante, les comparant à des peaux d'ours noires et gluantes. Avec infiniment plus de perspicacité, il dévoile les profonds mécanismes de méconnaissance et de défense qui s'interposent entre ces fausses profondeurs dans lesquelles l'homme

farfouille avec complaisance et les plus profondes profondeurs où le Père, dans l'éternel maintenant, engendre son Fils, et avec lui, tous ses fils.

Mais le schizoïde enfermement méconnaît ces mécanismes de méconnaissance et défend ces mécanismes de défense. Voilà donc cet homme qui, pourtant, "passe infiniment l'homme" enlisé dans les 'peaux' nauséabondes. Il a beau en soulever, il en reste d'autres. Peut-être ne tient-il pas du tout à les soulever toutes ! Comme s'il avait l'appréhension qu'en soulevant la dernière il ne tombe, horrifié, dans un abîme de lumière, devant abandonner ses nyctalopes 'certitudes'. Il vaut sans doute mieux les hanter de mythes. Œdipe suffit à son divertissement.

Contre le vertical enracinement créateur d'humanité, antagonisme radical de la schizoïdie, l'acharnement s'est fait extrême. Là, de cette intériorité, Dieu devait être chassé avec beaucoup plus de violence que de toutes les extériorités. Mais de là, justement, Dieu ne se laisse pas chasser. C'est ontologiquement impossible. La raison la plus profonde de l'uni-dimensionnalité des sciences humaines qui ne peuvent révéler qu'une des faces du mystère humain c'est que, de fait, elles se constituent comme négative théologie. L'*endroit* d'un envers. L'*envers* d'un endroit.

Le refoulement massif témoigne négativement du refoulé. Le *même* crie négativement l'*autre*. Un vide de Dieu se remplit étrangement de substituts inversés du divin. Là où la totalisation schizoïde expérimente l'ultime rétrécissement de la finitude et où elle croit rencontrer l'absolu neutre côtoyant l'absolu néant se situe un point décisif. Un point de rupture. Mais d'intersection aussi. Et de symétrique inversion.

Ce sur quoi toute notre recherche sans cesse converge, la *béance*, trouve là son lieu propre. Comme un 'trou noir' qui happe les trompeuses consistances. La béance semble s'abîmer dans le néant. En fait elle ouvre aux sources. Elle accule l'*anthropo-logos* aux extrêmes. Non pas pour sa mort. Mais pour sa résurrection. Une *anthropologie négative* ne peut que situer dans l'humour radical les positivistes consistances. C'est en leur cœur qu'elle surgit. Et c'est dans leur négation qu'elle procède. Dialectiquement.

G. De qui es-tu fils et fille ?

Nous risquons, aujourd'hui, de ne plus le savoir. Nous nous croyons tellement sortis de la cuisse de Jupiter que nous avons oublié notre généalogie vraie. Alors nous restons flottants dans les conjectures. Orphelins du Hasard et de la Nécessité ? Orphelins de l'Absurde ? L'espérance moderne s'était nouée sur l'*homme* en son autonomie souveraine. Puis vint le soupçon. Jusqu'aux affirmations de la 'mort de l'homme'. Moins d'un siècle après la proclamation de la 'mort de Dieu'. Et si l'humain n'était qu'une illusion trompeuse ? Et si l'homme se réduisait à une 'rationalité sans sujet' ? Et si la conscience n'était qu'une 'illusion de stabilité' répondant à notre illusoire 'besoin d'absolu' ?

Dès lors que faire de cette 'illusion métaphysique' ? Nietzsche la soupçonne de

n'être qu'invention sophistique, effet du langage trompeur, factice substantification d'actes psychologiques, bref, une 'fiction'. A évacuer ! Psychanalyse et structuralisme, par 'inconscient' interposé, s'en occuperont avec acharnement. Voilà le sujet personnel réduit à n'être plus que l'écume devenue consciente de plus fondamentales pulsions, de plus fondamentales structures, de plus fondamentaux mécanismes inconscients. Le 'je' lui-même n'a plus que la consistance du phénomène flottant, fictif et illusoire, sur un magma d'épaisses solidités telluriennes. Simplement 'ça'. *Ça* désire. *Ça* parle. *Ça* fonctionne. Neutre structure et aveugle mécanique in-engendrée qui s'auto-engendre ! Là où Freud situait une dynamique pulsionnelle comme originaire motricité humaine, un plus en-deçà se découvre: le règne du pur discursif et des lois aveugles de la discursivité. Point zéro du manque. Fonctionnement du désir *insensé* dans le vide du sens évacué. L'homme révélé divin par grâce ne refuse pas cette grâce sans faire la bête. Lorsque l'homme se détourne de la Source de son être, fatalement lui reste sa radicale facticité. Une étendue d'absurde.

Tu es mon fils

La joie de Dieu surabonde dans l'engendrement. Il trouve ses délices dans le débordement de la famille trinitaire vers une multitude de filles et de fils. Fils et filles de Dieu non par nature mais par grâce. Plus que la biologie, c'est l'*alliance* qui décide de l'authentique filiation. Elle se *dit*. De toute éternité le Père lui dit: *Tu es mon fils*. (Psaume 2,7). Il dit cela au premier-né des fils d'homme. Il le dit à l'archétype de toute humanité. Il le dit donc à tout homme qui naît en cet univers. *Vous avez reçu un Esprit qui fait de vous des fils. Et la preuve que vous êtes des fils, c'est que Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils qui crie: Abba, Père !* (Galates. 4,6).

Refoulement

Contre ce vertical enracinement créateur d'humanité, antagonisme radical de la schizoïdie, l'acharnement s'est fait extrême. Là, de cette intériorité, Dieu devait être chassé avec beaucoup plus de violence que de toutes les extériorités. Mais de là, justement, Dieu ne se laisse pas chasser. C'est ontologiquement impossible. Vous ne pourrez jamais l'expulser. De même qu'un arbre ne peut se séparer de ses racines. De même qu'une rivière ne peut nier sa source. C'est impossible. Vous pouvez seulement le *refouler*. Et l'entreprise de refoulement s'est mise à fonctionner, à travers notre Histoire, avec l'implacable logique et la farouche énergie des désespérés. La gloire de l'homme était en cause, et sa puissance, et sa liberté. Aux massives mécaniques de refoulement et aux lourds mécanismes de défense on s'est efforcé de prêter la solidité scientifique. Une méta-histoire des 'sciences' dites humaines, depuis leurs plus lointaines origines, révélerait sans doute la finalité occulte de leurs lucidités et l'ampleur de l'acharnement thérapeutique pour 'sauver' l'homme de lui-même, c'est-à-dire pour le 'sauver' de sa filiation divine.

De guérison point, cependant. On croyait que l'homme enfin délivré de son mystère retrouverait son innocence. On croyait que l'homme enfin rendu, sans illusions, à la pure immanence s'épanouirait comme le plus bel animal dans le plus beau jardin zoologique. C'est seulement un étrange mal qui se mit à proliférer... On ne refoule pas impunément Dieu. On refoule encore moins impunément ce refoulement lui-

même. Ce péché contre l'Esprit est promis à la mort. L'homme est sans doute trop grand pour être offert aux augures des maîtres penseurs de ce temps. Le mystère des profondeurs humaines, même barricadées, est trop saint pour être livré aux trafiquants du temple. Alors qui nous sauvera ? Et si l'homme d'aujourd'hui, l'homme occidental, malade comme un chien, malade de Dieu, savait ne pas désespérer ! Et suivre le mince fil d'eau qui, au travers de l'incroyable amoncellement de défenses obstruant ses divines profondeurs, continue à sourdre, témoin de la Source.